

AMERTUME

des larmes de sang



Editions de l'Eau Régale

Jsbn : 2-9515739-3-6
Editions de l'Eau Régale

AMERTUME
des larmes de sang

Age 1 :

C'était un garçon sensible et jovial, gentil et poli, doux et amical. Il coulait une enfance sans grandes peines et sans réelles afflications ; il n'endurait pas le joug d'une autorité, puisqu'il était plutôt négligé, quasiment livré à lui-même. En fait, il était affectivement, moralement et intellectuellement à l'abandon ; ses « parents » étant eux-mêmes dans un certain dénuement affectif, moral et

intellectuel. À son âge, ce n'était pas bien grave ; on accepte tout en bas âge. Il avait pour lui la force de l'inconscience et la grâce de l'innocence.

« Être gentil avec tout le monde », c'est la seule leçon de chose qu'il a reçue de ses « parents » ; parce qu'un fils d'immigré n'a guère le choix, il n'a guère que deux options : être un brave et docile domestique pour qui on se prend d'affection, de lui comme d'un animal domestique, ou bien être un reven-

dicatif et plaintif oisif qui émigre pour jouir des privilèges des nantis, un assisté à qui tout pays se doit de venir en assistance. Qu'ont-ils appris de la vie, ceux qui la suivent en se traînant et en rampant à ses pieds ?

Ses « parents » étaient trop occupés à subsister. De plus, dans leur enfance tous deux avaient été précocement frappés par le décès d'un de leurs parents, puis du deuxième ; les guerres, ça ne fait pas seulement des morts, des fous, des estropiés, ça

fait aussi des orphelins, des illettrés, des gens qui ont des tas de cochonneries à mettre sur le dos d'autrui, des gens à qui la vie fait défaut comme une drogue à des drogués perpétuellement en manque. Ils ne savaient pas vraiment prendre soin d'un enfant ; le choyer, l'éduquer, l'amuser, l'épanouir, le faire rêver, éveiller sa curiosité, partager avec lui des moments intimes et privilégiés.

Comme le plus grand nombre, avec l'enfant, ils occupent un temps leur vie qui s'ennuie, et puis se lassent quand il commence à mobiliser toute leur vie. Ils le font et puis s'en défont ; c'est tout. Ils se font un plaisir égoïste et s'en frottent les mains. Ils font des enfants parce que cela se fait ; et si cela se fait, ils les mutilent, ils les sacrifient, ils les vendent, ils les réduisent en esclavage, ils les prostituent, et cela se fait, ici et là. Ils donnent la vie en estimant de ce fait avoir tout

donné. Après ça, ils demandent à être considérés comme des gens bien faits, sinon parfaits, voire même relevant d'une divinité ; parce que les bouffons ne manquent pas d'air.

L'enfant, ils font de lui ce qui est socialement convenable : ils le vêtissent chichement, ils le nourrissent si « leur » pays est suffisamment prospère pour le faire... à cela près que les parents du Garçon agissaient conformément à la norme et au niveau de vie de leurs pays

sous-développés. Pour eux, comme eux, l'enfant doit très tôt apprendre à se débrouiller seul, sans vraiment avoir besoin d'apprendre, ce doit être inné ; l'enfant ne doit pas compter sur ses parents qui eux, pour parvenir à leurs fins, se doivent de compter sur les Uns et sur les Autres, sur les aides et les institutions — parce qu'être adulte octroie tous les droits, être enfant astreint à tous les devoirs —. La vie est l'enseignante, au bon élève de retenir ses

leçons : tuer ou se faire tuer, écraser ou se faire écraser, avancer ou mourir... mais dans le strict respect du principe général et nébuleux de la vie, sans bafouer l'ordre brumeux de la communauté.

Quand un dentiste a montré une carie qui rongerait une incisive du Garçon, le « père » a vaguement regardé ce qui lui était montré tout en restant impassible. Il ne se sentait pas concerné, et s'il se sentait concerné, c'était par l'argent que cela lui aurait coûté

s'il s'était senti concerné. Il n'avait pas l'air de comprendre pourquoi le dentiste l'ennuyait avec ça, puisque lui-même n'avait jamais mis les pieds chez un dentiste, sa denture ne le nécessitant pas ; il ne comprenait donc pas que l'on puisse avoir besoin de soins dentaires. Cela ne le concernait pas en plus d'être, quoi qu'il en soit, un soin coûteux, un luxe inaccessible qui ne le concernait pas. Cela réclamait un sacrifice de sa personne auquel il n'était pas disposé.

Voilà à peu près le genre de mentalité qui animait ce type : l'ethnocentrisme, l'égo-centrisme. Chez lui, les membres d'une famille doivent être régis par ce que le chef de famille décide et admet, point ; quoique son autorité ne fut pas dictatoriale, parce qu'il manquait d'assurance et d'arrogance. Ce type apportait au Garçon ce qui allait dans le sens de ses propres souhaits : Le Garçon n'était pas censé avoir des souhaits personnels, en tout cas pas des souhaits qui

seraient allés à l'encontre des souhaits paternels, parce qu'il n'était pas censé avoir une personnalité distincte de celle paternelle, parce que son « paternel » croyait en avoir une, croyant n'être guidé que par son for intérieur, ses intimes convictions, et un bon sens à toute épreuve.

La « mère » n'aurait-elle pas pu, au moins elle, n'aurait-elle pas dû, surtout elle, se sentir concernée par l'état physique, affectif et mental du Garçon ? Ha ! Cette petite

niaise était tout juste capable de s'occuper d'elle ; elle ne s'occupait pas d'intendance. Elle était bien incapable d'établir une relation entre un état physique et une démarche à suivre. Elle savait reconnaître un état fébrile, elle savait prendre la température et administrer un suppositoire, mais à part ça... Elle savait faire ce qu'elle avait appris de mère en fille : la cuisine, le ménage, la couture. Pour le reste, elle faisait ce que sa

petite cervelle de demeurée était capable de lui inspirer.

Très tôt, Le Garçon a réalisé qu'il ne pouvait rien attendre de ses « parents », notamment sur le plan affectif et intellectuel, alors il ne demandait rien ; si bien que l'on pouvait dire de lui qu'il n'était pas capricieux et pas contrariant. Pour lui, le monde des adultes devenaient toujours plus synonyme de monde vide, creux, sans attirance ; un monde sans crédibilité, sans existence. C'était le monde

de la négation, de l'absence ; un monde obligé où tout se fait par obligation. C'était le monde de la contrainte, de la soumission, de l'annihilation : on devient adulte pour n'avoir plus à souffrir de l'enfance qui souffre des adultes.

N'étant visiblement pas le fruit du désir ni la flamme d'une passion, et encore moins le fait d'une immaculée conception, Le Garçon existait sans trop savoir pourquoi. Il n'a jamais bien aimé ce qui lui venait de ses

« parents », notamment ce qu'ils se devaient d'apporter : le gîte et le couvert. Qu'il ne supporte pas le lait, surtout chaud, sa pisseuse de « mère » était bien incapable de lui suggérer autre chose puisqu'elle ne connaissait guère que le lait avec lequel, matin, midi, après-midi et soir, elle remplissait ses pis de vache laitière qui garde au chaud la gamine écervelée qui n'est jamais sortie de ses cinq ans d'âge affectif, moral et mental.

Pour autant qu'il s'en souvienne, Le Garçon n'a pas le souvenir d'avoir jamais été lové par sa « mère », tendrement embrassé, affectueusement cajolé. Il suppose qu'il l'a un peu été, puisque ses « parents » sont davantage sexuellement bridés que totalement détraqués, mais en bas âge et jusqu'à un âge correspondant à l'âge affectif de sa « mère » : cinq ans.

A dix ans, il rêvait de quitter la cellule familiale, mais sans ressentiments. Il en

rêvait comme du rêve d'un monde qui serait à des lustres de celui qu'il connaissait. À onze ans, il a cessé d'embrasser ses parents, comme il le faisait habituellement, le matin, pour recevoir en retour un baiser aussi peu affectueux que possible, un baiser conventionnel, routinier ; un baiser comme un cactus, un baiser hypocrite, un baiser de la mort. La comédie avait à son goût assez duré.

Le baiser de ses « parents » étaient le baiser des gens pressés, mais pas pressé, le baiser

de ceux qui évitent le contact intime. C'était le baiser de ceux qui font des enfants pour recevoir des enfants la tendresse qu'ils n'ont certainement que rarement reçue, et aussi pour paraître indispensable à quelqu'un, si ce n'est pour sembler vigoureux et vaillant aux yeux des Autres ; pour pouvoir se comporter comme des seigneurs qui octroient ce que bon leur semble et qui décident du sort qu'ils n'ont jamais pu choisir pour eux-mêmes.

Ses « parents » n'étaient pas de plus mauvais bougres que les autres, ils étaient simplement aussi abrutis que le plus grand nombre ; en plus de n'être pas avantagés par leur origine. Ils appartenaient de surcroît à une génération d'hommes et de femmes que l'ordre religieux et social se faisait un Pouvoir de disjoindre.

Quelle témoignage d'affection pouvait-il attendre de ceux, « parents », qui ne s'embrassaient jamais ? ceux qui se tenaient

mutuellement compagnie dans la solitude de l'immigration comme dans le consensus et l'hypocrisie. Le « père » était un circoncis, mais on aurait dit qu'il était un eunuque : il ne touchait jamais sa femme, sa gamine. Dans sa vie de couple, il a dû copuler deux fois avec sa génisse, pour faire deux gosses, deux bouses de vache. Sa petite niaise d'épouse n'a certainement jamais réalisé ce qui s'était réellement passé entre ses jambes ; elle a même dû flanquer une claque

à son amant d'un jour en croyant subir l'assaut d'un moustique. Pourquoi deux gosses ? Parce qu'ici c'est deux. Ailleurs c'est quatre ; au moins. S'ils avaient vécu ailleurs, ils en auraient fait quatre ; au moins. De l'affection, Le Garçon en a un peu trouvé chez une voisine, qui avait deux filles et qui aurait voulu avoir un garçon ; ce garçon que l'aînée, de ce fait, aurait voulu être, mais qui ne pouvait qu'être une fille essayant d'uriner debout après avoir glissé un crayon entre les

lèvres de son con. Au sein de cette famille d'adoption, Le Garçon a quelquefois eu l'impression de vivre un moment dans une vraie famille ; encore qu'il ait quelquefois également eu ce sentiment dans sa famille officielle. La voisine le sortait avec ses filles ; au cinéma, à la piscine, en ville...

Elle lui permettait des sorties qu'il ne faisait jamais avec ses « parents ». Eux ne sortaient jamais ensemble, ou si rarement ; des sorties alimentaires ou administratives. Aller à la

mer, cela s'était fait dans un passé reculé, dans les premières années de la vie conjugale et des nouveau-nés ; quand la crise économique était encore confinée dans ses barils de pétrole. Cela a peut-être cessé d'être de bon goût quand les organes génitaux des enfants prirent des formes, quand il devint indécent pour une femelle de montrer ses formes boursouflées, sa graisse et ses sillons humides ; quand le regard de l'enfant est susceptible de voir, de devenir

critique, il est de bon ton de circoncrire son sexe, pour détourner son attention.

Les loisirs culturels comme le cinéma leur étaient inconnus ; mais dans ce cas précis ils n'ont pas manqué l'essentiel. Ils avaient leur téléviseur noir et blanc : aux torrides scènes d'amour des vieux et pudibonds films en noir et blanc, aux baisers plastiques en gros plan le « père » détournait le regard et psalmodiait discrètement un truc dans sa langue natale, il changeait de chaîne ou quittait la pièce,

tandis que sa petite femme se mourait d'envie et de jalousie. Ils appartenaient à la première génération de l'immigration, celle qui se lève comme elle se couche : au charbon. « C'est beau, mais à quoi ça sert ? », ainsi parlait la « mère » des œuvres d'arts, ne voyant de chose utile qu'en ce qui rapporte de l'argent et remplit la marmite ; ce qui, en somme, lui ressemble, elle la femme qui n'est pas tant une chose foncièrement

belle, mais plutôt une chose qu'il est d'usage d'employer parce que c'est bien pratique.

La bienveillante voisine a plusieurs fois assuré au Garçon que sa « mère » l'aimait ; parce qu'il manquait visiblement d'affection, ce garçon — il était instable, parfois agité, impulsif — ; son attitude, son regard, sa façon d'être était empreinte d'une demande d'affection. Quand elle le prétendait, Le Garçon baissait la tête, laissait glisser son

regard et ronchonnait ; il était loin d'en être convaincu.

Le Garçon avait l'instabilité des enfants qui ne connaissent pas la paix et la volupté d'un giron maternel, ceux qui n'ont jamais ou que peu été assagis par les mains doucereuses, le baiser tendre et les bras lovant d'une mère sereine, épanouie, attentionnée, ceux qui, au contraire, sont calmés avec autorité et violence, par matraquages, abus sexuels comme par circoncision ; quoique dans son

cas il n'eut pas à souffrir physiquement, puisqu'il était au contraire plutôt négligé. Le Garçon ne souffrait pas de coups et de blessures physiques, il souffrait de carences affectives et intellectuelles comme d'abandon moral ; il souffrait des carences de ses « parents ». Sa névrotique petite « mère » le rendait nerveux : « enfant nerveux », « enfant agité », disaient de lui ceux qui ne savaient pas que sa « mère » était une agitée qui reportait ses névroses sur Le Garçon, une

mal baisée qui exposait avec exhibitionnisme une vieille photo en noir et blanc où elle trônait au milieu de tous, entourée par les membres de sa famille.

Sa « mère » est une inculte infantile totalement dépendante de son mari, à tel point que l'on se demande de quelle façon elle a pu faire le voyage de son pays natal jusqu'ici ; certainement à coups de pied dans l'arrière-train. Son « père » est un autre inculte nostalgique de son pays natal. Il thésaurisait pour

réaliser son rêve de bâtir une maison là-bas. Enivré par ses congénères immigrés qui restent entre eux pour se remonter le moral autant que pour se tourner la tête, il songeait aux moyens de refaire une vie là-bas, comme d'autres, avant lui, avait pu le faire, avec femme et enfants. Il en parlait légèrement, d'une façon qui ne laissait guère croire la chose possible ; principalement parce que sa femme n'était pas maghrébine, mais européenne, quelque chose ne « collait » donc

pas. Il en parlait vaguement en espérant un engouement familial qu'il n'a jamais vu se manifester ; comme un timide qui courtise une femme fatale en espérant qu'elle l'engage et l'encourage dans ce qu'il ose à peine envisager avec elle. Il était alors visiblement déçu de ne pas voir le monde éternuer avec lui.

Ils se sont bien trouvés, tous les deux : deux pommés perdus dans un pays étranger, deux immigrés qui ne partagent même pas une origine, une culture, une langue et une

mentalité commune. Le Garçon ne sait rien des amours de ses « parents ». Il croit savoir que son « père » était comme pouvaient être les jeunes durant les années de pleine croissance, comme sont les jeunes Maghrébins aujourd'hui (buveurs de vin et fumeurs) ; emporté par la soif de vivre sa jeunesse écervelée et débridée en oubliant les préceptes moraux de sa culture d'origine, préceptes — rendus indélébiles par circoncision — que la vieillesse a tôt fait de présenter comme des

valeurs refuge après que les illusions de la jeunesse ont passé. Il a perdu ce que perd avec le temps et perdra inexorablement tout Maghrébin qui ne présente pas l'aspect et les dispositions convenables : l'illusion de pouvoir légitimement être ici, chez lui, au sein de l'entité spirituelle du pays d'accueil. Il avait alors le choix entre errer sans foi ni légitimité et se réfugier dans la culture et la religion de son pays natal pour retrouver une certaine légitimité, celle que l'on trouve du

simple fait de suivre une culture, d'obéir à une communauté.

Chez ces « parents », on ne parlait pas intimement. On sentait bien que chacun était là, auprès de l'autre, parce qu'il devait y être, poliment, convenablement ; parce qu'un homme doit avoir une femme, parce qu'une femme doit avoir un homme, parce qu'un couple doit avoir des enfants, parce que des enfants doivent avoir des parents. Il n'y avait aucune réelle trace de bonheur, si ce n'est

que le pâle bonheur de n'être pas dans le malheur, le petit bonheur rassurant de n'être pas esseulé ; mais il y avait parfois un sobre petit air de fête, une timide ambiance printanière, le souffle de vie que les filles et les femmes insufflent là où elles passent, là où elles s'exhibent, quand elles pleurent et quand elles rient, quand elles ont des désirs et des envies, quand elles veulent que tout soit parfait. Aucune manifestation d'affection, il n'y avait que les éclats de voix de ceux

qui ne savent pas communiquer autrement qu'en s'asticotant, ceux qui essaient de montrer qu'ils existent, parce qu'au fond d'eux, rien ne le montre. Deux cultures divergeantes étaient en présence : l'une considérait que la femme devait être effacée et sexuellement probe tout en étant infiniment reconnaissante envers son mari, pour tout comme pour rien, l'autre considérait que la femme était un objet de joie qu'il fallait honorer et qui devait stimuler l'amour en des

requêtes incessantes. Le centre du monde ne se trouvait pas au même endroit.

La maison que le « père » avait construite était aussi peu chaleureuse que le béton gris qui la constituait. Il n'y avait pas dans cette maison l'ambiance d'un foyer, mais celle d'un caveau. Ce logis n'avait pas été bâti avec dans l'esprit l'idée de favoriser l'harmonie, avec dans le cœur le désir d'y faire naître le bonheur, il avait été bâti par nécessité ; il faisait partie d'une panoplie : celle d'un chef

de famille, celle d'une certaine idée de « la réussite »... C'est ainsi que Le Garçon le ressentait. La femme et les enfants étaient des alibis qui prouvaient ce que l'homme avait fait de sa vie — ce qui était conforme à ce que l'on disait être le destin normal et respectable, voire noble et enviable —. Les occupants de cette maison occupaient la maison comme les meubles sans utilité qui étaient là pour remplir le vide, pour meubler.

La voisine allait dans le sens du Garçon en lui avouant avoir été frappée par le manque de sincérité de ce couple, de cette famille, de « ces gens ». Elle avait de quoi... elle se versait dans les séminaires de développement personnel et dans la littérature de même acabit (« rebirth » et compagnie) : pour elle, il était manifeste que « ils ne sont pas heureux, ces gens », ces empressés qui accueillent les gens comme s'ils n'avaient pas vu d'être humain depuis des lustres, eux que le simple

contact d'une main semblait mettre dans tous les états, ces malades du cœur qui passaient leur temps à hurler, ces hystériques chez qui on sent bien de la tension, de la frustration, ces gens dans la demeure à l'intérieur de laquelle, quand on entre, on ne ressent que le vide, la distance des liens, l'absence de sentiments (en somme, une famille et une maison assez conforme à la norme ; c'était tout ce qui comptait). L'intérieur même de cette maison était une façade ; un agence-

ment statique de meubles dans un espace, de bibelots sans histoire alignés sur des étagères. Le mythique sens de l'hospitalité des gens du soleil n'est en réalité que le vampirisme des frustrés, des affamés.

Au fond d'une armoire, il y avait quelques vieilles photos en noir et blanc datant d'avant l'interminable crise économique ; la belle excuse à tout. Ces photos avaient été prises parce qu'il est d'usage d'immortaliser certains événements, elles n'avaient pas été

prises avec le plaisir anticipé et souvent renouvelé de les revoir avec plaisir, ensemble, en famille, dans une ambiance chaleureuse. Ces photos devaient être la preuve d'une union qui était censée avoir eu, un jour, allure humaine. On devait pouvoir s'excuser de ne plus faire l'amour à cause du temps, des événements, de la vie difficile et cruelle, à cause des enfants.

À une trentaine de mètres de là, la demeure de la voisine était emménagée d'une façon

chaleureuse avec des objets et des bibelots chargés d'histoire, des objets patinés qui faisaient chaud au cœur, des objets qui éveillaient les souvenirs — de fêtes, de chagrins, de rêves, de voyages — des objets que l'on pouvait sentir vivre et soupirer.



Comme sa « mère », Le Garçon était émotif mais comme son « père », il ne s'épanchait

pas aisément. De son « père », il avait appris par mimétisme à devenir ce que deviennent ceux que l'on circonçoit : renfermé, rabougri, réservé, coincé, mièvre, pudibond, honteux, timide, triste à la joie, quand ce n'est pas agressif, violent, arrogant, cynique, prétentieux. Comme une drogue douce, la circoncision exacerbe le tempérament. Comme une drogue douce, elle fait ses ravages dans le temps.

Le Garçon gardait en lui les conversations pudiques de ses « parents », des conversations qu'il surprenait parfois, des conversations sournoises où il était question de lui couper le sexe, purement et simplement. « On va l'endormir, il ne sentira rien », assurait le satané « père » à sa stupide « mère » ; qui résistait parce que sa culture ne l'avait pas accoutumée à ça, à « couper le sexe des garçons ». Il devait avoir cinq ans quand il surprit sa « mère », pleurant la tête engoncée

dans le lit. Le père était debout, à côté, sans agressivité. Il semblait ne pas comprendre la réaction de sa femme. Pourquoi maman pleurait-elle ainsi ?

Plusieurs fois, année après année, le « père » revenait à la charge, il insistait. Il paraissait à l'affût, tourmenté. Il était en fait décidé, contraint et forcé. Il avait une seule idée en tête ; dans son crâne rocailleux bourré avec de la bouse de vache, dans sa caboche exiguë généreusement farcie d'une vieille

merde pourrie, mais ô miracle ! toujours aussi fraîche et puante : il fallait faire circoncire Le Garçon, comme lui-même l'avait été, comme les Uns et les Autres, comme cela se fait, ici et là, depuis toujours. « Regarde, moi », avait lancé le « père » qui, en tant que circoncis, se prenait vraiment pour « quelqu'un ». Il ne comprenait pas qu'une femme puisse coucher avec un circoncis et refuser de faire circoncire son fils. Il ne le comprenait pas parce qu'il n'était pas dans sa culture de

circoncire les femmes. Il ne comprenait donc pas qu'une mère ne craint pas tant pour l'intégrité de sa progéniture que pour sa propre intégrité ; l'intégrité de la progéniture n'étant que la forme tangible comme l'extension de sa propre intégrité.

« Il veut vous faire couper le kiki », a dit un jour la « mère », au terme d'une discussion avec son mari. C'était un samedi après-midi, Le Garçon regardait la télé ; un épisode de la série « Wonder-Woman », série qu'il

affectionnait par béguin pour l'héroïne et ses yeux bleus cristallins, sa chevelure ondoyante et noire, et puis ses gros seins et sa taille affinés par le bustier. Que pouvait-il répondre à ça ? « Me faire circoncire, me faire charcuter, me faire sexuellement mutiler ? Chouette ! Quand est-ce qu'on le fait ? Je veux qu'on me fasse la fête ! Allez papa ! Allez maman ! Coupez-moi le sexe maintenant ! » Qu'attendent-ils donc, ces gros cons d'adultes irresponsables et incon-

scients ? Une médaille d'honneur ? Qu'espèrent-ils donc, ces saletés d'adultes dégénérés ? Une bénédiction ? Sales crapules ! Sales petits pédérastes ! Sales boucaques de merde !

Entre gens qui s'assemblent parce qu'ils se ressemblent, la conversation allait parfois bon train. Tous les prétextes étaient bons pour justifier l'injustifiable : c'est pour son bien, pour qu'il n'attrape pas des maladies, pour qu'il soit un vrai homme, c'est une pro-

phylaxie du phimosis, de la balanite, de tout et de n'importe quoi. Les hommes circoncis semblaient croire qu'ils étaient devenus des hommes grâce à leur circoncision, et pas autrement ; ils semblaient tout lui devoir.

Ce jour-là, quand leurs semblables sont venus rendre visite, tandis que Le Garçon terminait de se doucher, sa mère est entrée dans la salle de bain et s'est approchée du garçon. En se penchant sur son sexe, elle lui a dit : « Attends, je vais voir quelque chose ».

Entre le pouce et l'index, elle a décalotté le pénis. Comme Le Garçon affectait un geste de retrait, sa « mère » a demandé : « Laisse-moi voir ». Après quoi, elle est allée assurer aux abrutis qui servaient de maris ce qu'elle dit à voix haute devant Le Garçon, en se parlant à elle-même : « Non, il n'y a rien », aucun problème.

Elle ne comprenait pas que le problème n'était pas d'ordre génital. Le problème était d'ordre mental. Il se situait dans la caboche

des attardés ; dans leur fantasmagorie, dans leur culture de primates rocailleux. Pour eux, les problèmes étaient là, latents, d'autant plus menaçants qu'invisibles... c'est ainsi qu'il fallait le comprendre : la circoncision relève d'une intime conviction comme une maladie contagieuse que l'on se refile volontiers pour éviter de la contracter. Leurs raisons n'étaient que des prétextes de cons, des remèdes de sorcières. De superstition, de

peur, d'exorcisme, de damnation... de cela relevait leur motivation, à ces gros cons.

Celui qui n'a pas vécu la circoncision en parle comme ceux qui en ont juste entendu parlé de la bouche de ceux qui ne l'ont pas vécue. De la circoncision, ceux qui l'ont vécue en parlent comme, au mieux une vicissitude de la vie à laquelle ils ont survécu en s'étant aguerris, au pire comme quelque chose dont ils ne veulent pas parler, une chose refoulée qu'il leur a fallu endurer et sur

laquelle il n'y a jamais rien eu à redire ; un tabou, un ordre inexorable de chose, une indiscutable volonté divine, un acte cruel qu'il faut endurer comme la vie même, peut-être même pour connaître la valeur de la vie.

Ainsi, de ces allusions à ce qu'il ne connaissait pas intimement, Le Garçon réagissait sans grand émoi. Il réagissait comme réagit le plus grand nombre ; avec autant d'ignorance que d'inconscience. Et cependant, des cauchemars commençaient déjà à le tour-

menter et à éveiller sa conscience : au début, ils prenaient la forme vague d'une menace intime, puis vinrent les agressions bassement infligées, ensuite la menace prit figure maternelle armée de ciseau.

La crainte du lendemain s'accroissait d'autant plus que la conjoncture économique menaçait par le chômage de briser les familles et de renvoyer dans leur pays d'origine bon nombre de Maghrébins qui, au grand dam de certains, de beaucoup,

refusaient de partir, même avec une « prime au retour » vers l'enfer. C'était bientôt une évidence : il allait falloir se farcir des Arabes à longueur de journée, les voir partout, de plus en plus nombreux, de plus en plus assurés, de plus en plus revendicatifs, de plus en plus à leur aise.

C'est dans ce climat de crise économique et boursière, dans la tendance au sauve qui peut et au chacun pour soi, que « la chose » se faisait plus pressante. Il fallait mettre les

points sur les « i », remettre chacun à sa place. Les enfants issus de l'immigration devaient choisir leur camp ; si bien que certains se détournèrent sagement de leurs semblables nauséabonds pour s'attacher au caractère universel des choses, des gens, des religions, tandis que les autres s'enfermèrent dans leur dogme bactérien qui s'étend par infection, arrogants et belliqueux, intran-sigeants et obstinés, occupant stérilement le

terrain qui, à leur contact, devient au pire un ghetto et au mieux une réserve.

Entre les hommes qui n'étaient plus de vrais hommes et les circoncis qui n'étaient pas de vrais circoncis, Le Garçon endurait malaisément son sort.

Age 2 :

A treize ans, le « père » conduisit Le Garçon dans une clinique sans lui indiquer le motif de la consultation. Le Garçon se doutait de quoi il s'agissait ; il ne lit pas à proprement parler dans les pensées, mais dans celles de ceux avec qui tout dialogue est plutôt sommaire en forme, c'est tout comme, le non-dit étant la forme primitive et sous-jacente de tout langage et de toute relation.

Dans le cabinet, le « père » rappela à l'urologue les raisons de sa requête : un baptême. « Une circoncision », précisa le médecin à l'inculte Maghrébin qu'il avait vu arriver comme un abruti qui n'a même pas conscience de ce qu'il vient demander, comme un mouton qui se laisse mener à l'abattoir.

S'adresser à un établissement de soins pour lui demander de meurtrir un corps et un esprit sain, ce ne peut être qu'ahurissant

sinon insultant pour un personnel soignant animé par l'humanisme qui est censé lui donner ses lettres de noblesse : « voilà ce demeuré de première, ce petit pédéraste qui vient faire ses cochonneries dans nos salles blanches ». Le docteur avait l'air de vouloir lui dire : « Mais monsieur, la circoncision, ça ne se fait pas comme ça, sans raison », « ça ne sert pas à ça », à ce que le « monsieur » lui demandait, parce que le « monsieur » avait l'air de lui demander avec accent un

lavage d'estomac pour traiter un rhume de cerveau, comme un fou empressé que démange un grain qu'il faut vite retirer, à tous prix retirer. Ce con d'Arabe ne voulait rien savoir, il voulait seulement infliger ce qu'on lui avait infligé, et il ne comprenait pas pourquoi cela posait tant de problèmes, pourquoi cela posait tant de questions, des questions auxquelles il était totalement incapable de répondre : « Pourquoi je fais

ça ? J'en sais rien moi ! Pour aller au paradis. » Globalement, c'est ça.

Les Maghrébins du coin se passent l'adresse de cette clinique qui pratique la circoncision. « Ils font ça bien », disent les hominiens. C'est ainsi que le père du Garçon a rassuré sa femme, un peu à court d'arguments.

En ce temps, il était déjà de bonne augure de tolérer et d'assimiler la culture des Maghrébins, parce que l'on ne peut guère apprivoiser les bêtes que l'on a tirées de leur

milieu sauvage en leur demandant de faire le premier pas qu'il revient aux dresseurs de faire. Pourquoi le monde moderne s'encombre-t-il avec des bêtes ? Peut-être parce que des hallucinés rêvent de croiser différentes espèces, alors ils expérimentent avec les couples mixtes...

Le médecin entraîna le garçon dans son cabinet particulier pour une consultation à huis clos. Là, il commença à tripoter le sexe du garçon. Le prépuce était long ; il

dépassait le gland sur presque deux centimètres. Le docteur travaillait le pénis ; le prépuce coulissait librement. En accomplissant ce geste, le docteur demanda au garçon : « Tu le fais parfois ? » En guise de réponse, il reçut un sourire un peu gêné auquel il rendit un sourire compréhensif. Après quoi, il fit allusion à la circoncision. Le Garçon demanda de quoi il s'agissait, troublé par la sonorité incisive du mot. « Le pénis est décalotté ». A cette évocation, Le Garçon a

marqué un malaise ; son visage se crispa, son regard se figea. « Décalotter » ne résonnait pas comme « caresser » ; c'était de toute évidence une pratique d'un autre ordre. Le docteur lui demanda : « Tu préfères qu'on le fasse plus tard ? » Le Garçon acquiesça ; en fait, il espérait intimement retarder l'échéance à l'infini. « On va attendre un peu », dit le docteur avec un brin de compassion : « Tu peux te rhabiller. »

Quand Le Garçon sortit du cabinet, peu après le docteur, la contrariété et la frustration se lisaient sur la face cramoisie du « père » qui semblait reprocher au fils son manque de coopération. « Il me casse mon coup, il gâche mon plaisir », en ces mots devait se traduire le ressentir du primate qui servait de « père ».



A l'occasion, Le Garçon se caressait le sexe. Il tirait le prépuce hors du gland. La peau s'allongeait admirablement. Il rabattait le prépuce vers la base de la verge. Là où un prépuce commun forme un simple col roulé, alors que le sexe était en érection, son prépuce long formait de multiples plissures à la base de la hampe. C'était doux, moelleux ; une véritable invitation à l'amour. En relâchant la tension sur le prépuce, la peau coulissait d'elle-même et venait recouvrir le

gland du sexe en érection ; caractéristique peu commune mais réelle. Avec les doigts, Le Garçon évasait la partie du prépuce qui dépassait du gland ; la peau était élastique. Avec la pulpe des doigts, il jouait avec le frein long. C'était de son âge : il apprenait à maîtriser son corps, il s'intéressait aux filles...

Il s'entendait bien avec les filles, quoiqu'il commençait à être agacé par le discours des filles que les mères éduquaient sur la

base du féminisme : « Tu fais ta vie, je fais la mienne », « sans les femmes, il n'y aurait pas les hommes »... des concepts que les filles mettaient à l'épreuve des garçons qui ne s'y opposaient pas, ce qui conforta les filles dans les positions tranchantes définies par leurs mères.

Le Garçon commençait à découvrir la vie, à devenir lui. À défaut de pouvoir refaire sa vie dans son pays d'origine, le vicieux « père » espérait voir son fils y faire la sienne ; celui

des deux à qui il avait donné le nom de son propre père. Ce qui était un rêve de retour au pays devenait une nécessité parce que le « père » craignait pour son emploi. La crise économique perdurait en assombrissant l'horizon et en exhumant les bas-fonds de la nature humaine. La dissension entre les communautés était telle qu'un jour prochain les Maghrébins allaient probablement devoir quitter leur pays d'accueil. Les cartes de

séjour n'allaient peut-être plus être renouvelées...

Dans cette optique, le « père » emmenait Le Garçon en vacance dans son pays d'origine, avec l'espoir d'en faire un vrai Maghrébin, comme les fils de ceux qu'il fréquentait et qui faisaient étalage du bonheur que leurs fils avaient trouvé « là-bas », juste avant que les intégristes religieux ne déclenchent « une guerre civile froide » : ils s'étaient mariés avec une Maghrébine, si bien qu'ils ne

connaissaient pas les problèmes que connaissent les couples mixtes en Occident, particulièrement sur fond de féminisme et d'extrême droite ; parce que l'exotisme, ça va un moment, mais lorsque rien en va plus, rien ne vaut de se retrouver chez soi, entre soi (et puis, si par la circoncision les circoncis étaient aussi favorisés — sexuellement — qu'ils se le font croire, les couples mixtes survivraient à l'ignorance, à la naïveté, à l'aveuglement de la jeunesse immature et

crédule). Le bonheur de couple s'était, pour eux, la vie avec une femme qui n'a pas son mot à dire ; une femme sexuellement frustrée assez hypocrite et assez soumise pour ne pas infirmer les chimériques mérites phalliques et moraux des circoncis.

Le « père » agissait en cela comme les Noirs qui emmènent les filles en vacance dans leur pays d'origine... pour les y faire exciser : les filles ignorantes se laissent entraîner avec insouciance, avec un soleil dans le cœur, la

tête pleine de monts et de merveilles africaines, mais lorsqu'elles reviennent, elles ont changé ; on leur a coupé un bout de sexe, on leur a arraché le cœur, on les a dépos-
sédées de leur âme, on a volé leurs rêves idylliques, on a détruit leur vie.

Les médias commençaient à faire état de ces garçons enlevés par leur père maghrébin pour être emmenés dans leur pays d'origine. Dans ces histoires, on parle toujours des mères flouées qui ont été dépossédées de

leur bien, mais jamais des garçons qui ont été dépossédés de leur sexe. On ne leur demande pas leur avis, aux garçons : le père a décidé pour le garçon en décidant pour lui-même ; les fils de circoncis sont des femmes soumises que les femmes ne sont plus, ils souffrent quasiment tous du « syndrome de l'otage » (l'otage se prend de sympathie pour son tortionnaire jusqu'à légitimer son action et même prendre activement sa défense, quand il ne s'amourache pas de lui), présen-

tant ainsi le comportement typique du règne animal voulant que le dominé se soumette instinctivement au dominant. On montre des mères émues de revoir leur fils qui baisse la tête en marquant un repli sur lui-même ; il se sent trahi par cette mère qui n'a pas su le protéger de l'immonde pédéraste qui lui sert de « père », de lui et de sa clique castratrice de sales pervers répugnants. En retrait, on peut voir le « père », l'affreux. Il affiche un air particulier : il affiche l'air affirmé de celui

qui a fait ce qu'il devait faire. Il est fier de lui, il s'est promis à son paradis — il ira au paradis des circoncis sur le dos de son fils —, mais son plaisir est manifestement gâché par l'apparition de son ex. Si certaines mères sont émues, c'est parce qu'elles savent ce que de leur fils il est advenu. Ce qu'il est advenu de leur fils est le motif de leur divorce, de leur émotion ; mais ça ne l'est pas pour celles qui ne sont pas émues, celles à qui seul importe d'avoir le

droit pour elle, l'autorité sur l'enfant, la propriété légitime de l'enfant, l'enlèvement de l'enfant n'étant qu'une atteinte à leur identité de mère, d'épouse influente, de femme faisant la loi dans le couple comme dans le monde. Ce motif n'est jamais évoqué dans les discussions publiques sur le divorce des couples mixtes. Celui qui a vécu une semblable mésaventure connaît le motif : la circoncision. Il sait ce qu'il est advenu des garçons enlevés par leur père : ils se sont fait mutiler sous la

contrainte. Ils se sont retrouvés dans un pays de barbares et, dans l'hystérie collective, dans la joie et la bonne humeur de délirants malades mentaux, ils se sont fait trancher le sexe ; à vif !

Le Garçon évitera ce sort pour une seule raison : dans sa grande faiblesse infantile, sa mère a cédé à son père ; pour sauver ses fesses elle a sacrifié sa progéniture. Le père avait menacé de divorcer ; il avait très vaillamment menacé une femme-enfant pour

pouvoir jeter un sort à son propre enfant, pour en faire « un homme », comme lui. Il avait prévenu son fils : « Ça va pas avec ta mère. Si ça continue, on va se séparer. » Evidemment, ça n'allait pas, ça ne pouvait pas aller, parce qu'ils n'auraient jamais dû se rencontrer ; leur rencontre, c'était la rencontre d'un trou du cul et d'un con. Le « père » n'a pas dit pourquoi cela n'allait pas, parce que dans sa culture castratrice et sodomite, le sexe et la sexualité sont tabous.

Il espérait que Le Garçon demande la raison de cette mésentente, afin de pouvoir lui lancer à la figure le mot clef, mais Le Garçon ne l'a pas fait. Il ne l'a pas fait parce qu'il connaissait la raison de ceux qui ne l'ont pas ; il la connaissait, mais de manière assez informelle, d'une manière aussi informelle que l'idée qu'il se faisait de l'opération, de cette mutilation qu'il a été si souvent question de lui infliger. Il s'en doutait.

Son bourricot de « père » pouvait supporter les jérémiades quotidiennes de son ânesse à l'infantilisme chronique, mais il ne pouvait supporter qu'elle s'oppose à ce qu'il soit ce qu'il était : un circoncis, un cul-terreux, un Maghrébin, un boucaque, un pédéraste titillée par sa petite queue coupée.

Certaines filles en quête de reconnaissance se vautrent entre les jambes des Maghrébins pour se donner l'air de noblesse morale et d'âme charitable qu'on l'on est censé avoir

par tolérance, voire par amour pour les Maghrébins, les Noirs, les Juifs ; les incomprises, les pitoyables ou simplement malheureuses victimes de l'injustice du monde : les circoncis. Elles se jouent un remake d'une belle et d'une bête ; parce qu'elles laides et bêtes.

A quarante ans passés, la misérable « mère » en mal de reconnaissance n'a pas supporté l'idée d'être livrée à elle-même, alors elle a livré en pâture celui qu'elle se

vante d'avoir porté neuf mois dans son ventre merdeux ; colportant l'argument des femmes qui veulent se targuer d'une relation privilégiée avec l'enfant comme avec la source de vie et se prévaloir ainsi d'un attribut génital que les hommes n'ont pas, elle fait sien l'argument des femmes qui essaient de se persuader de leur noble nature autant que de persuader le monde. L'instinct maternel a cédé la place à l'intérêt matériel.

C'est pour éviter de laisser les femmes dans une position de faiblesse que le féminisme battait son plein : il fallait donner aux femmes le plein Pouvoir parce que les femmes n'infligent pas de circoncision aux garçons... elles se vautrent juste avec les circoncis : c'est à l'insu de leur plein gré qu'elles perpétuent la circoncision du garçon (elles mangent de la viande mais elles ne tuent pas, elles, elles ne font pas la guerre mais elles soutiennent juste ses arrières).



A quinze ans, Le Garçon s'est une nouvelle fois retrouvé en consultation...

Le docteur a évoqué l'opération. Cette fois, il n'y avait pas moyen d'y couper ; le « père » se faisait pressant. En parlant au Garçon, le docteur a été pris du malaise dont Le Garçon a été pris. Le Garçon était visiblement tétanisé en son for intérieur ; quelque chose en lui s'effondrait, une tragédie se

mettait en place. Le docteur a essayé de minorer l'opération en expliquant qu'elle était pratiquée par les Américains ; ces pétoires ambulantes que tous les jeunes du monde singent en rêvant d'être à leur place — parce qu'il est des Américains comme des circoncis et des féministes, leur force de frappe tient dans l'esbroufe, le culte de la personnalité, l'auto-célébration permanente, l'arrogance, la suffisance —.

Cet argument était avancé durant les années où, du fait de l'immigration africaine, l'Occident se trouva confronté sur son sol à diverses formes de mutilations génitales, mutilations inadmissibles qui ont été aussitôt frappées d'ostracisme comme qualifiées de « pratiques barbares d'un autre temps »... quand il s'agissait des mutilations génitales féminines. Si on a évité d'attaquer les belliqueux Orientaux qui excisent les filles, tous ceux qui avaient coutume d'avoir des

Noirs pour esclaves ont tôt fait de s'unir pour les dénigrer ; les Noirs ne sont pas des terroristes et ils ne possèdent pas les puits de pétrole, ils ne contrôlent pas les médias en agitant le spectre culpabilisant d'un crime absolu contre ce qu'ils prétendent incarner (l'humanité)... on peut leur faire la leçon. Pour éviter les dissensions avec les Arabes — les pâlichons laissés-pour-compte en mal de reconnaissance, en manque de Pouvoir — qui commençaient à mettre leur merde

partout en faisant chier tout le monde, on a présenté la circoncision comme une pratique universelle compatible avec le monde occidental moderne, puisque les Anglo-saxons la pratiquaient (pour brider la libido masculine). L'argument est toujours exploité par les sionistes, comme ce Juif qui préconise de pratiquer la circoncision néonatale comme les Américains — qui la pratiquent de moins en moins, l'instance supérieure de pédiatrie américaine ayant discrédité cette pratique

sans fondement médical —, pédiatre dont on précise qu'il est d'une renommée mondiale. Qu'est-ce que cela signifie ? « renommée mondiale » (cela signifie que les cons sont toujours aussi cons, et que les vieilles ficelles des vieux mécanismes fonctionnent toujours). Le nommé Hitler est aussi d'une renommée mondiale. Tout ce qui fait le monde est d'une renommée mondiale.

Le docteur a demandé au Garçon de se déshabiller et de s'allonger sur la table.

Après quoi, du bout des doigts, il a commencé à le masturber. Le garçon est naturellement entré en érection ; même dans cet état, le prépuce dépassait le gland sur plus d'un centimètre. Le docteur a continué de le masturber. Cela a duré longtemps. Le docteur était essoufflé. Enfin, le garçon a éjaculé. Le docteur lui a tendu une serviette, lui a dit de s'essuyer et de se rhabiller. Le docteur est sorti du cabinet pour traiter avec le père, avant d'être rejoint par le garçon,

intimement ahuri, qui s'exclamait intérieure-
ment : « C'est pas possible ! Ce monde est
plein de pédés ! » (quelques années aupara-
vant, un pédophile avait traîné en vélomoteur
dans le quartier en essayant de sympathiser
avec les garçons du coin, comme cette autre
saleté, un chauffeur de taxi qui sympathisait
en touchant subrepticement et de manière
ambiguë l'entrejambe de son interlocuteur)
À ce moment, le docteur a semblé vouloir
connaître les motivations du père ; puisque

rien ne justifiait cette opération, Le Garçon était en parfaite condition et pire, cette intervention risquait de perturber très sérieusement l'adolescent qu'il était. Le Garçon n'a plus vraiment suivi la conversation. Son esprit était parti ailleurs et nulle part en même temps ; il essayait juste de fuir.

Le docteur est sorti. Quelques instants après, une doctoresse à la plastique agréable et à l'air sérieux est venue s'asseoir à la place du docteur pour, de son air féministe,

se mettre à expliquer au « père » que « il est trop tard pour faire ça ». Pris en faute, le père s'est justifié en agitant la main : « C'est la femme », qui ne voulait pas, le laisser faire ça, parce qu'il n'était pas dans sa culture de le faire ; elle n'avait pas été conditionnée à trouver ça normal. En disant « la femme », sur laquelle il rejetait son tort, le « père » parlait de son épouse, de la mère de son fils, mais on ne l'aurait pas dit ; on aurait dit qu'il parlait d'une étrangère, d'un boulet, d'un

parasite, d'un nuisible, d'une source d'ennuis, d'un mauvais coup du mauvais sort. La doctoresse a regardé le garçon, l'air grave et analytique ; lui n'avait pas l'air abattu, il avait encore l'énergie de ses quinze ans. Elle n'a pas insisté. Comment aurait-elle pu ôter à ce type ce qu'il avait dans le crâne sans lui défoncer le crâne ?

Le reste de l'entrevue a échappé au Garçon dont l'esprit s'est à nouveau échappé. Il ne se souvient pas de quelle façon s'est achevée

l'entrevue, mais il avait compris que l'opération avait été programmée pour les jours suivants.



Durant les jours qui suivirent, un profond tourment commença à saisir Le Garçon qui se sentait seul face au monde entier, seul face à lui-même. Il commençait à devenir évasif, distant. Sa personnalité semblait se

dédoubler ; pour dissimuler ce qu'on lui avait dissimulé.

Autour de lui, les enfants s'amusaient, les adolescents riaient. Les garçons et les filles s'accompagnaient mutuellement ou séparément, en couples ou en bandes, découvrant l'amour ou l'amitié. Le soleil brillait, c'était l'Été ; l'Été des grandes vacances. C'était la période des amours, des fêtes, de l'ivresse, de la liberté. On y faisait la recherche du bonheur, du bonheur à partager. C'était le

temps de la découverte, avec l'avenir devant soi, et toute la vie ; la découverte de soi, la découverte de l'Autre. C'était le temps de l'insouciance et le temps des premiers soucis. C'était tout cela en même temps. Ce n'était pas un temps pour mourir. Ce n'était pas un temps pour se faire circoncire.

Le Garçon a commencé à s'éloigner des copains, des copines, et des lieux où tout le monde traînaient : c'était notamment le bar du village avec son mobilier boisé et ses

banquettes de Skaï où il était chaleureux de se coller les uns contre les autres, entre les arômes de tabac et la musique de fond. Au loin, les clameurs d'une fête foraine était en lui ses cris de détresse. Avec leurs aromates sucrés, les marchands de gâteries chaudes mettaient du baume aux sens enivrés, ils donnaient de la tenue à l'ambiance estivale.

Un jour, d'une manière alarmiste, des camarades annoncèrent au Garçon que son « père » le recherchait, fort contrarié. Le

Garçon s'en doutait ; ce jour était particulier. C'est pour ce jour que tout avait été décidé ; décidé par les grandes personnes qui ont la vérité pour elles et pour tous, les grandes personnes qui ont toujours raison même quand elles ont tort, les grandes personnes qui font fi des enfants comme elles leur font fête, les grandes personnes si vertueuses qui se corrompent avec le diable de leur ego, les grandes personnes si courageuses qui s'abandonnent à l'ordre établi... C'est

pourquoi Le Garçon s'était éloigné de son domicile à la seule fin d'errer loin, très loin, n'importe où, ailleurs.

En lui, l'espace s'était dilaté, le temps s'était allongé, la vie s'était suspendue. Le vide se faisait ; le grand vide. La fin du monde lui semblait proche. L'ordre mondial et sans appel s'abattait sur lui. Le ciel tombait, le soleil s'éteignait et les étoiles sombraient dans les ténèbres glacées des abysses intersidérales. Seul au monde, seul face à lui,

se dressait devant lui le tyrannique ordre des choses qui le recouvrait de son ombre de plomb.

L'angoisse prenait Le Garçon : les viscères se nouaient par spasmes, le cœur palpitait par soubresauts, le cœur en lequel s'écoulaient des bulles d'air entre les slaves de sang, une sueur froide le parcourait, la bouche s'asséchait, les yeux figés se noyaient dans le vide, le regard passait au travers des objets, la forme disparaissait pour bientôt

laisser place au fond, au gouffre, aux abîmes...

Chacun sait instinctivement qu'il ne peut indéfiniment échapper à son sort sans fuir la réalité et sombrer dans la démence. Le Garçon savait qu'il ne pouvait fuir sans cesser de vivre ; il ne savait pas encore qu'il mourait de toute façon. Il ne savait pas fuguer pour se réfugier quelque part dans le monde, chez des amis, parce qu'il n'avait pas été habitué à s'appuyer sur les Autres,

sur le droit, sur l'assistance sociale. Comme les femmes qui ne sont émancipées et qui n'ont pas les moyens économiques de divorcer, Le Garçon était condamné à endurer le sort qui avait été décidé pour lui. Il se résolut donc à retourner « chez lui ».

La maison familiale était vide ; son « père » le cherchait encore. Quand son « père » apparut, il était autant soulagé qu'agité : il était limitrophe d'un retard au si primordial

rendez-vous de son dieu et de son paradis,
comme Le Garçon, de la vie et de la mort.



Lorsque, sur le chemin qui le menait à son sort, Le Garçon a menacé de se jeter par la portière, son « père » n'a rien voulu entendre ; la réaction lui était disproportionnée. Il a simplement dit : « Oh, quand même », sur un ton qui voulait dire : soit gentil, c'est

nécessaire pour moi, ne me mets pas dans l'embarras, je le suis déjà. Le Garçon n'a plus rien dit. Il est resté absent durant tout le trajet ; il fuyait comme il le pouvait.

L'entrée en clinique a été aussi obnubilée. Ensuite Le Garçon se souvient : une infirmière lui a fait une prise de sang, on l'a fait jeûner, on lui a montré le bouton poussoir sur lequel il aurait pu appuyer en cas de nécessité ; dérisoire signal de détresse qui jamais ne cesse, partout dans le monde, de

tonitruer, mais en vain, puisque le monde est sourd, le monde est ivre, le monde est fou. Le Garçon se retrouve là, au nom d'un satané dieu auquel il ne croit pas, avec à son chevet un ange gardien synthétique ; ironique, cynique, dérisoire et insultant substitut des choses vraies. Si ce bouton poussoir ne peut le sauver de la circoncision, à quoi sert-il ?

Les infirmières étaient détendues, souriantes ; naturellement rassurantes — elles ne savaient alors rien de l'opération —. D'une

certaine façon, elles prenaient soin du Garçon. Elles se montraient attentionnées, mais sans familiarité, attentionnées comme certainement jamais les « parents » du Garçon ne l'ont été. Tout cela contribuait à le détendre, mais bientôt vint le moment décisif...

Le Garçon était alité lorsqu'une infirmière vint lui administrer un sédatif. Celle-là était sensiblement différente des autres : l'aspect maternel lui faisait défaut. Ses gestes étaient

techniques, automatiques, courtoisement autoritaires. Malgré son sourire, il y avait de la distance dans son attitude et de l'attentisme dans son regard. Il y avait la distance et l'attentisme d'une infirmière qui participe aux interventions chirurgicales, la distance et l'attentisme de celle qui voit couramment des gens dans un état peu engageant. Celle-là était couverte de sang, de viscères, et des instruments chirurgicaux pendaient sur son corps. Elle était entourée de morts, d'agoni-

sants, de blessés. Même si cela ne se voyait pas, cela se voyait.

Un peu plus tard, cette infirmière est revenu avec une table roulante. Elle a demandé au Garçon de se dénuder, entièrement. Le Garçon était un peu gêné ; non par le regard de celle qui n'était pas moche, mais par la présence de ce type, là-bas, qui était pressé d'en finir. Il a baissé la tête et a regardé pour la dernière fois son sexe intégral, sa verge lisse avec son prépuce long.

L'infirmière a souri. Le Garçon s'est allongé sur le chariot et l'infirmière l'a couvert d'un drap blanc, un linceul, avant de le faire entrer dans un ascenseur qui l'a emmené jusqu'à la funèbre salle d'opération.

Là, un chirurgien attendait ; un boucher, une machine à charcuter — il avait un regard déshumanisé par une litanie, et une face diaphane sans os, sans nerfs et sans vaisseaux —, certainement un Juif. Il est resté placide, silencieux, en jetant un petit coup

d'œil rapide au sexe qu'il s'apprêtait à mutiler. Le Garçon s'est décalé sur ce qui n'était rien d'autre qu'un autel. « Celui-là, c'est un grand », lança jovialement l'infirmière au chirurgien, sur un ton qui sembla être celui d'un amusement ; elle semblait s'amuser d'un bizutage sexuellement orienté, des sévices couramment infligés au sexe des garçons comme à un puceau qui allait se faire sauvagement dépuceler. L'infirmière a étendu le bras droit du Garçon sur un

reposoir. Le chirurgien s'est approché et a injecté un anesthésiant qui a agi instantanément...



Tiré du sommeil par une violente et persistante douleur entre les jambes, le Garçon souffre, tiraillé par une douleur à hurler : il souffre de la blessure lancinante et de la brûlure suffoquante d'une profonde coupure.

Mortellement transpercé par un éclair de douleur, son corps est couché sur le côté et sa main essaie de venir en aide au bas-ventre pour mettre fin au supplice. Du fond de son état second, Le Garçon sent une main qui enserre son poignet pour interrompre son geste et détourner son élan. Son corps est immobilisé par la force. Bientôt, le sommeil revient...

À son réveil, Le Garçon a instinctivement précipité son regard vers son sexe qu'il

découvrir horriblement mutilé, comme une femme qui accouche se rue du regard sur l'amas de chair qui apparaît entre ses jambes en lui sautant aux yeux : son bas-ventre est souillé par une teinture d'iode et son sexe présente un aspect boursoufflé, froissé ; il présente l'aspect d'une rocaille comme une tête de bouc, de Maghrébin. La verge n'est pas décalottée d'un naturel enchanté, elle semble figée, momifiée. Il manque un morceau de peau, il manque tout

un manchon. Il manque le morceau de peau sacré.

Avec son gland ainsi définitivement exposé, le pénis ressemble à un visage dont la langue tirée pend sans pouvoir rentrer d'elle-même dans la bouche. La belle continuité du corps et du sexe n'est plus. La forme génitale a perdu sa cohérence : la peau ne court plus du pubis jusqu'au bout du sexe, elle s'arrête brutalement, elle a été coupée court. À la lisière de la hampe de peau sombre, la peau

rosée se détache radicalement, toute froissée, avec à son terme le gland mis à nu. Le sexe n'est plus un sexe. C'est un tube coupé duquel jaillit, comme un œil exorbité, le gland. C'est un œil dont la paupière a été supprimée : ne reste qu'un grossier contour dans lequel est inséré le globe oculaire. Le corps est ouvert sans être ouvert. Ainsi exposé à l'air, au bout du tube coupé, le gland ressemble aux viscères d'un corps inversé où l'épiderme devient la chair

intérieure et la chair intérieure devient l'épiderme. Ce sexe s'apparente à un sexe féminin réduit au col de l'utérus et au vagin retroussé. C'est d'un glauque horripilant ! La peau a perdu son plis naturel, son lissé parfait. Elle n'est plus le justaucorps parfaitement repassé. La verge n'est plus le corps parfait d'une danseuse de ballet, elle ressemble au vagabond traînant des haillons collés à son corps par la crasse. La peau ressemble à une fripe grasse et sale de

clochard. Cet organe naturellement si singulier à l'esprit premier, l'organe de l'amour, l'organe de la vie, l'organe de la séduction, l'organe de la passion... cet organe n'est plus ; il n'y a plus qu'un vulgaire organe génital éventré, un grossier amas de chair lacérée. A la place, il y a une plaie. Sur la plaie, les fils de suture drus empêchent la plaie ouverte de demeurer béante, mais on devine qu'il suffirait de les retirer pour voir la peau se détacher et s'écrouler en laissant

s'ouvrir le corps et mettre à vif les vaisseaux, la couche adipeuse, les corps caverneux. C'est une vision d'horreur !

Peu après le réveil du Garçon, le docteur qui avait procédé aux consultations préalables est venu sommairement l'examiner. Il n'avait pas l'air fier : il n'avait pas sauvé une vie, il en avait saccagée une, il n'avait pas embelli, il avait enlaidi. Le docteur lui a dit que l'enflure disparaîtrait sous huit jours.

Là, Le Garçon a appris qu'il s'était si violemment agité dans son sommeil forcé que cinq infirmières avaient été requises pour l'immobiliser quand il tenta de se soulager. Une infirmière a jeté au « père » un regard plein de reproches ; le « père » qui, dès l'admission du Garçon, s'était tenu à l'écart au fond de la pièce.

Ensuite, le « père » s'est absenté pour aller chercher sa petite niaise de femme qui s'était apprêtée ; la tignasse coiffée comme la touffe

d'un con, la bouche maquillée comme un anus qui vient de déféquer, le tout parfumé comme un putois. Sûr de son bon droit, le « père » ne manifestait pas vraiment de joie. Il regrettait simplement que l'opération n'ait pu être solennellement couverte par les airs d'une fête, « la fête de la circoncision », ou dit autrement, la fête des gros cons, la fête coutumière où sa peuplade de bâtards aurait pu se goinfrer de petits fours bien gras en s'exclamant et en raclant le gosier pendant

que Le Garçon aurait divinement hurlé à la mort. Il manquait le soleil de la basse, très basse Méditerranée, et la clameur du cercle familial, ou cercle des vampires. Le « père » aurait été félicité, il aurait pu sentir sa queue frétiller, ce qui lui aurait permis de monter sur le champ le gros cul de sa génisse pour avoir à nouveau le plaisir de circoncire sa progéniture mâle qui le fait jouir de la basse considération de ses semblables.

Le bouton poussoir qui devait aider Le Garçon en cas de détresse n'a servi à rien comme un clitoris trônant au-dessus du grand vide pour ne rien faire d'autre que de l'effet ou des simagrées.

Le Garçon s'est levé et s'est habillé ; au contact du vêtement, les sutures étaient irritantes et douloureuses. Il a ouvert la porte et s'est posté sur le seuil ; les mains dans les poches du survêtement pour soulever le tissu, ainsi éviter qu'il n'appuie douloureusement

sur sa plaie ouverte. Au bout de quelques instants, l'infirmière du bloc opératoire est passée dans le couloir et a lancé, enjouée : « Déjà debout ? », en pouffant presque de rire ; sous-entendu, « malgré ce que l'on t'a infligé, malgré le morceau que l'on t'a enlevé, malgré le calmant qu'il a fallu t'administrer ». Le Garçon a répondu par le silence d'un regard vitré et d'un sourire tiré. Il avait déjà perdu son sourire et son regard d'enfant. Il commençait déjà à sourire d'un sourire

grinçant et à regarder d'un regard méchant ; un sourire qui cachait son amertume, sa rancœur, sa révolte. Il a regagné sa chambre et s'est regardé un instant dans le miroir de la salle d'eau : son regard était sombre, glauque, vide, ténébreux. Ce n'était plus lui. Il n'y avait plus de lui que l'ombre de la mort.

Au moment de quitter la clinique, son père lui a donné un billet de cinquante francs, mais à contre cœur : dans son ethnie on fait des

enfants pour avoir des servants, des sujets aussi dociles et soumis que dévoués et reconnaissants, dans son ethnie ce sont les enfants qui donnent aux parents. Lui se faisait doublement extorquer, par le minable petit présent et par le tribut à payer ; une facture pécuniaire qui sera la première d'une série de factures morales dont il ne pourra jamais s'acquitter, des factures qui causeront sa faillite morale.

À l'accueil, la secrétaire médicale était charmante et souriante au premier abord, mais en lisant le formulaire de sortie du garçon, son visage s'est ébranlé. Avec stupéfaction, elle a levé les yeux sur l'adolescent qui était devant elle, plus jeune de quelques années, celui à qui, elle venait de l'apprendre, on avait coupé le sexe. Le « père » accusait le coup de n'être de toute évidence pas ici chez lui, parmi ses semblables. Avant et après l'opération, tout le monde s'est senti mal à

l'aise. Tout le monde a joué un jeu hypocrite dans lequel chacun a joué un rôle : le jeu d'un consensus général.

De retour chez ses « parents », Le Garçon s'est affalé devant la télé en laquelle il a trouvé sans peine de quoi sombrer dans la déchéance totale ; mesurant chaque mouvement pour obvier les douloureux frottements. C'était le commencement d'une lente décrépitude, le premier pas d'une longue descente aux enfers...



Au bout d'une huitaine de jours, l'enflure avait presque disparu, mais la plaie s'était infectée d'une purulence blanche verdâtre qui suintait. Le Garçon ne s'en est pas plaint. Il n'avait à son cœur plus personne vers qui se tourner, il ne supportait déjà plus de se faire toucher, il ne voulait déjà plus voir personne, et surtout pas un soi-disant personnel

soignant. Il a entouré la plaie d'une gaze et s'en est remis à la Nature.

Ce n'était pas les rares fois où il avait consulté pour des maladies communes que Le Garçon avait pris l'habitude de se faire soigner ; il consultait avec aussi peu de spontanéité qu'il allait vers ses « parents ». Il peut se targuer de n'avoir jamais pu « faire le malade » pour s'attirer les bons soins aimants et les câlins encourageants de ses « parents ». Pour son « père », être malade

était un tort dans lequel le malade avait tout fait pour être ; c'était être une charge que le malade aime être. Pour sa « mère », c'était une punition du Ciel ; cette débile pour qui le dénommé « Jésus » est le dénommé « Dieu ». Pour ces deux immigrés, la maladie était synonyme d'une condamnation à mort ; c'était être condamné à ne plus pouvoir subvenir à ses besoins primaires.

Un rendez-vous postopératoire avait été fixé, mais Le Garçon a refusé de s'y rendre. Son

« père » n'a pas insisté devant le visage fermé, le regard ténébreux, le silence soutenu du Garçon ; il ne tenait pas à s'attarder sur le sujet de la visite, il avait accompli son devoir, il pouvait se frotter les mains. Il a simplement demandé si Le Garçon avait encore mal. Le Garçon a sensiblement hoché la tête traversée par ses ressentiments (« Qu'est-ce que ça peut te foutre ! ? sale enculé de tes morts ! ») S'il n'avait plus vraiment mal au sexe, il se mourrait dans

l'âme ; mais comment son animal de père aurait-il pu avoir la notion des blessures de l'âme ? sa putain de religion dans laquelle il se vautre succinctement est tout pour lui parce que l'immigré qu'il est n'est rien ici, rien qu'une bique mal décrottée. Le Garçon a commencé à se renfermer ; son regard s'assombrissait, son faciès se décomposait. C'est dans cet état que le père l'a une nouvelle fois emmené en vacance dans son pays d'origine ; en vacance où les autoch-

tones l'abordaient pour échanger avec lui la monnaie nationale qui ne vaut rien contre les devises étrangères qu'ils prisaient — la monnaie nationale, les mœurs nationales et tout le reste — (leur prévenance intéressée sous-entendait : « Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ? toi qui a la chance de vivre là où nous voudrions tous vivre »). Ces vacances n'étaient pas de vraies vacances, elles relevaient du camouflage ; elles camouflaient une arrière-pensée comme une flatulence :

quand le « père » emmenait le fils à la mer, c'était pour lui laver le cerveau. Le « père » n'était plus honteux de ne pouvoir dire que Le Garçon n'était pas circoncis. Il pouvait alors le dire : il est circoncis ; vacciné contre toutes les maladies, y compris contre la damnation éternelle. Il est surtout saccagé, ravagé, détruit, explosé, mais ça, c'est un moindre de mal, ça ne fait rien.

Ses cousines l'ont étrangement regardé ; il avait changé. Elles avaient l'air de dire :

c'est pas croyable ce qu'on t'a fait ! Sur un enfant, une circoncision passe inaperçue, l'enfant n'a pas d'existence réelle, pas de statut sexué, mais sur un adolescent, la mutilation prend une autre dimension : c'est une mutilation sur un vrai sexe, un sexe plein de désir et d'ardeur, un sexe adulte gorgée de semence, pas un sexe miniature et stérile comme le clitoris de la femme. Quand un enfant change, c'est naturellement qu'il croît. Quand un adolescent ou un adulte change,

c'est du fait d'un bouleversement. Toute la différence était là.

Durant son séjour dans ce pays de barbares empaquetés dans des manières affrêtées, Le Garçon a vu son « père » égorger un mouton. Cet événement a été une révélation ; la véritable nature de son « père » lui apparaissait au grand jour, la véritable nature du monde. C'était un animal préhistorique, un sale enfant de putain, un immonde barbare, une putride crapule, un sale Arabe de

merde. En assistant à cette scène, Le Garçon a soudainement eu l'impression d'avoir fait un bon en arrière, dans un très lointain passé, pour se retrouver dans une tribu de primitifs ; les habits différaient, le sol était couvert de béton, mais tout le reste semblait appartenir à un autre temps, un temps extrêmement reculé. La vision de cette tête séparée du corps dans une mare de sang, avec ce monstre buriné par les intempéries tenant dans la main un vieux

couteau noirci par le temps, c'était pire que tout ; l'ordre naturel brisé, la beauté naturelle bafouée. Dans cet état, un corps n'a plus de sens, la vie n'a plus de sens : un sexe circoncis n'a pas de sens.

Certains épisodes manquant de sa vie revinrent à la mémoire du Garçon : il y avait la fois où son « père » avait coupé le cou d'un jeune canard qu'il avait acheté au Garçon un jour de marché, il y avait la fois où son « père » avait tranché le cou d'une poule qu'il

avait acheté pour « manger vrai », « manger nature ». Le Garçon avait fait avec ces créatures l'apprentissage de l'affection qu'il n'avait pu faire avec ses « parents » ; l'apprentissage de l'amitié, de la responsabilité, de l'attention. Le « père » n'avait pas jugé utile de révéler ses intentions. Il avait pris le canard adolescent et l'avait égorgé, plus purement et plus simplement que l'amour qu'il avait pu faire à sa femme par on ne sait quel miracle, quel sortilège culturel ou quel

acte d'exorcisme comme de magie rouge et noire. En achetant le caneton, son « père » avait autre chose dans le cul qui lui sert de tête : il savait, en achetant le caneton, qu'il le tuerait pour le manger, aussi sûrement qu'il savait, en mettant au monde un garçon, qu'il le ferait circoncire pour se l'accaparer. Entre la poule et Le Garçon, une espèce d'amitié s'était instaurée : ils se chamaillaient gentiment, comme fille et garçon, avant de se tenir mutuellement compagnie dans les

caresses et les gloussements. Le Garçon se souvint avec émotion du caneton jaune qui le suivait partout en dandinant son croupion ; le caneton n'avait plus de famille, Le Garçon était sa seule famille.

Sale type ! Sale pourriture ! Sale enculé !
Sale ordure ! Saleté d'Arabe ! Putain de ta
race ! Crève ! Crève ! Crève !

Le Garçon n'a jamais pardonné à son
« père ». C'est à partir de cette période qu'il
a cessé d'embrasser ses « parents » et qu'il a

songé, mais sans formulation précise, a les quitter ; ces tueries avaient alimenté l'impression négative qu'il avait de ses « parents » qui, à son cœur, n'étaient pas et n'avaient jamais été des parents.

Aussi loin qu'il s'en souvienne, Le Garçon a toujours instinctivement affirmé son penchant pour une alimentation végétarienne ; refusant catégoriquement tout autre mode d'alimentation, même sous la menace et la contrainte, quitte à se priver de repas. Comment donc le

sort a-t-il créé un lien de parenté entre un végétarien-né et un type qui se gavage quotidiennement de produits carnés ? Certainement de la même façon qu'il a rapproché l'homme et la femme.

C'est la dernière fois que Le Garçon a accepté de se rendre dans le pays de son « père », après qu'il a été envisagé de lui faire suivre une scolarité là-bas, dans un lycée pour étrangers ; puisque Le Garçon ne parle pas la langue des barbares. Le

manifeste éveil de conscience du Garçon et l'embrasement de sa verve commençait à dépasser l'inculte « père » — très impressionné par tout ce qui ressemble à des discours et des sermons — qui dit avec stupéfaction : « Dieu est avec toi », parce que quelqu'un d'autre semblait désormais parler par la bouche du Garçon, un esprit extralucide, rebelle, libre, et puis aussi parce que Le Garçon avait su fuir le pays de son « père » bien avant que l'islamisme armé n'y

sème la terreur. Il avait été sauvé. Mais de quoi ?

Pour le « père », c'était fini de ses rêves primitifs de retour au pays. Pour panser son rêve brisé autant que poussé par les Maghrébins qu'il fréquentait, en ces temps de tension entre les communautés, discrètement, il s'était mis à fréquenter les mosquées. Il commençait à perdre ses certitudes. Le destin qu'il avait dessiné pour son « fils » s'avérait désastreux. En dehors de ses

repères traditionnels, il ne savait pas dans quelle direction orienter Le Garçon qui se libérait peu à peu ; de tout, de tous, sauf de son malheur, sauf de sa misère. Pour ne pas avouer qu'il ne comprenait plus rien à la vie, au monde, absolument plus rien du Tout, il esquissait un truisme avant de bafouiller : « C'est compliqué » Tout devenait plus compliqué pour tout le monde, même pour les plus intelligents, même pour les plus cultivés.



De retour dans son pays natal, Le Garçon a commencé à souffrir d'insomnie. Une nuit, réveillé par une étrange sensation au niveau du bas-ventre, il a ouvert les yeux...

Dans la lumière provenant du couloir, il a surpris sa « mère » tripotant la verge mutilée qu'elle auscultait sous toutes les coutures.

Pour ne pas se retrouver dans l'embarras face à sa « mère », avec son sexe exposé, Le

Garçon n'a pas réagit. L'effraction sembla longue, interminable ; elle était insupportable. Pour se débarrasser de l'intruse qui s'est dépêchée de filer, Le Garçon s'est retourné sur le ventre en faisant mine de se réveiller. A partir de cette nuit, Le Garçon commença à s'enfermer à clef dans sa chambre ; de jour comme de nuit. Il se mit également à fermer les portes qui séparaient la pièce où il se trouvait de celle où ses « parents » se

trouvaient. Il mettait de la distance, mais à son goût jamais assez.

En détaillant son pénis, Le Garçon réalisa ce que le monde entier lui avait infligé : quand il était en station debout, la peau de la hampe était distendue, l'excision avait été faite à deux centimètres au-dessus de la couronne du gland, et le frein du gland avait été excisé en laissant une double balafre nécrosée comme la cicatrice d'une brûlure au troisième degré. La cicatrice circulaire

s'assombrissait, marquant une franche délimitation entre deux couleurs de peau. C'était particulièrement hideux !

Le prépuce avait été excisé sur sept centimètres... soit sur une longueur de peau de quatorze centimètres, puisque le prépuce est une double peau... et en multipliant par le périmètre de la verge, Le Garçon réalisa qu'on lui avait retiré près de cent soixante quinze centimètres carré de peau ! Le choc fut terrible, foudroyant.

L'idée de se dénuder lui paraissait désormais impensable, et tandis qu'il cachait honteusement sa nudité, sa débile de « mère » avouait ouvertement que Le Garçon, « lui aussi » avait été circoncis ; lui aussi, comme tous ceux, nombreux, que l'on s'empresse de circoncire pour des raisons médico-religio-socialo-politico-scatologiques — des raisons de névropathes et des mobiles de psychopathes —, ceux qui, dans le quartier, expliquait avec peine et révolte refoulée

comment un praticien leur avait violemment et très douloureusement tiré le prépuce pour les débarrasser des adhérences qui collaient leur prépuce à leur gland. Elle était rassurée d'apprendre que cette mutilation se pratiquait couramment, comme elle l'avait été sur un jeune voisin, le fils d'un colonialiste qui tabassait ses fils comme cela n'est pas permis, un gros conard qui cassait sur leur dos des manches de balais, quand il ne se défoulait pas avec un manche de pioche

(avant de se suicider pour une raison qui restera un secret de famille, sa femme aurait dû éradiquer cette vermine à coups de hache, son suicide aurait été expliqué).

« Il a été baptisé de deux façons », déclara-t-elle, comme s'il s'agissait d'une double distinction honorifique, à ces salopes de voisines qui, telle mère telle fille, couchent avec des Maghrébins en votant extrême-droite ; une pouffiasse, la mère, qui se vautre sur le lit conjugal avec le Maghrébin qui lui

sert de bonniche pendant qu'au rez-de-chaussée son mari se meurt d'une maladie dégénérative. Baptisé par devant et par derrière. « Sale putain, il n'y a pas de quoi être fier ! » Le Garçon avait exclamé sa révolte à la face des roulures à qui il aurait voulu couper la tête, la langue, le sexe, et ne leur laisser que les yeux pour voir la mort en face et pleurer d'effroi. « Tu n'es qu'une sale putain et tu m'as vendu à ton pédéraste d'Arabe », c'est ce que Le Garçon aurait eu

sur le cœur de vociférer s'il n'avait pas tenu à garder la dignité qu'on avait projeté de lui voler en le mutilant sexuellement. Quand sa « mère » s'indignait des vérités insultantes qu'il n'hésitait plus à proférer violemment en la bousculant, il répondait : « Tu peux le dire, je suis un fils de pute ! »

La relation avec sa « mère » s'envenimait, le lien affectif se rompait, parce qu'elle n'était pas capable d'entendre les cris de douleur. Elle ne voulait pas être tenue pour respon-

sable de quoi que ce soit, elle, la gamine écervelée qui n'a jamais été une femme responsable de quoi que ce soit. Elle affectait un air de sainte nitouche, se présentant avec aplomb en tant que la Perfection même. Cette petite nature ne supportait pas de se voir infliger un reproche, et encore moins l'ombre de la circoncision que Le Garçon avait subie ; comme toutes les femmes, elle avait l'habitude d'être traitée avec ménagement, comme toutes les mères, elle se trouvait

irréprochable. « C'est rien ça », disait de ce que Le Garçon avait subi celle qui, comme toutes les femmes, présentait l'accouchement comme une leçon de force et de courage dont les femmes ne pouvaient que se vanter, une leçon de chose qui devait épater les hommes et les infantiliser à jamais. Elle avait souffert de l'accouchement, et souffrir d'une circoncision lui paraissait bien peu de chose en comparaison ; circoncision qu'elle ne pouvait pourtant pas même imaginer subir... c'est

trop insignifiant et trop indigne pour la nature si vaillante et si noble de la femme. Si elle a souffert de l'accouchement, ce n'est pas tant de ce qu'elle a enduré du fond de son inconscience, c'est de s'être imprégnée des récits des femmes éveillées qui enfantent comme des êtres auxquels un brin de conscience donne toute la mesure de ce que n'est pas, normalement, la grossesse et l'enfantement : un état de constipation avancé qui passe de lui-même ; avec l'accouchement

spontané. Quand sa « mère » lui a dit que « si tu es pas content, la porte est ouverte », Le Garçon a mis ses affaires dans un sac et s'est apprêté à quitter ces croque-morts de « parents », mais son « père » l'a retenu, parce qu'au fond, ce que son « père » avait fait était pour lui un acte culturel d'amour ; c'est ainsi que sont conditionnés à le voir ceux qui sont nés dans la culture pédérastique de la circoncision. En leur for intérieur, la plupart des pères sont loin d'être fiers de

la mutilation qu'ils infligent à leur garçon, mais l'abnégation que le garçon doit faire envers son sexe est celle qu'ils doivent faire envers leur fils.

Son « père », Le Garçon l'avait clairement traité de pédéraste, et de sa religion il lui disait : « Je lui crache dessus. » « Tu vas trop loin », s'indignait son « père » en ne sachant que rétorquer, l'inculte qu'il était ne sachant qu'être impressionné par les propos politiques et théologiques ; car, comme la plupart

des disciples fréquentant les lieux de culte, lui ne sait pas expliquer les raisons du pourquoi, mais il sait que sa croyance et les actes relatifs à sa croyance sont justifiés, légitimes et d'ordre divin, parce qu'il est impressionné par ceux qui le disent avec arrogance, hermétisme, suffisance et vanité — tout au plus sait-il qu'il croit à la promesse d'un paradis promis aux dévots —. Sa religion faisait rage, elle exigeait de gré ou de force la respectabilité qu'elle n'a toujours pas. Les

Maghrébins que l'on voulait expulser dans les rafiots que l'on aurait sabordés au milieu de la mer se raccrochaient à leur religion comme à une bouée de sauvetage. Quand Le Garçon fut exhorté à lire « les Ecritures Saintes », il répondit : « Il m'est arrivé de regarder dans la cuvette des W.C., mais je n'ai jamais poussé la morbidité jusqu'à me plonger dans les « Ecritures Saintes ». »

La révolte du Garçon se faisait chaque jour plus bouillonnante. « Tu vois ce que tu

commences à me faire », des histoires, s'était plaint le « père » à celui qui était jusqu'alors « un si gentil garçon », ce à quoi Le Garçon avait répondu : « Et toi ? ! qu'est-ce que tu m'as fait ! ? » Le « père » n'a pas poussé l'hypocrisie jusqu'à demander : « Quoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? », il le savait parfaitement. Lors même l'aurait-il demandé, Le Garçon n'aurait pas pu expliciter, il n'aurait pas pu prononcer le mot qui tue. Chaque évocation du mot « circoncision »

faisait palpiter son cœur en le plongeant dans un profond malaise ; sa respiration devenait difficile, il devenait tendu, anxieux, et son regard se chargeait de tristesse. Le « père » était partagé entre un sentiment de culpabilité qu'il éprouvait en tant que père, et l'obéissance lâche, arrogante et aveugle, dont il avait fait preuve en tant qu'enfant soumis de son père, de sa culture, de sa religion, de sa mémoire, de sa propre circoncision...



La rentrée scolaire s'annonçait mais déjà, pour Le Garçon l'avenir paraissait une futile préoccupation. Avoir un but dans la vie n'était pas aussi vital que de connaître le sens de la vie ; le sens de ce qu'il avait subi. Avoir un avenir ne signifiait plus rien au Garçon, parce qu'il avait perdu ses rêves ; ses rêves romantiques, ses rêves d'amour, ses rêves d'amitié, ses rêves de complicité,

ses rêves de caresses, ses rêves de tendresse. Ses rêves n'étaient plus parce qu'une fille incircconcise et un garçon circconcis ne peuvent être — totalement — complices ; la complicité implique le partage des expériences, la communauté des sentiments (or, sans complicité la vie de couple se réduit à un enjeu : tenir le manche). Celui qui nourrissait des filles un noble sentiment ne pouvait plus envisager d'avoir avec les filles les relations à fleur de peau auxquelles il

rêvait. L'état dans lequel son intimité avait été contrainte le condamnait à de l'amour animal, bâclé, élémentaire, primaire, trivial, pornographique, à un acte cure-dent et racle-trompette, l'acte génital d'une satisfaction alimentaire sans autre finalité que la procréation : un circoncis qui fait le charmant ressemble à un clochard qui fait l'élégant ; le grotesque le dispute au pathétique.

Le Garçon perdait ses repères affectifs et sociaux, son fragile équilibre mental et

affectif s'étiolait ; il se déstructurait. Il avait réalisé le sens de l'abus, le sens de la trahison. Il perdait confiance en lui comme il n'avait déjà plus confiance en personne. Il sursautait au moindre bruit et devenait même paranoïaque. Dans son regard se lisait la peur. « Vous ne sortez pas le soir », lui dit une jeune femme après qu'il a refusé son prospectus faisant la publicité d'une manifestation nocturne. Lui qui, enfant, sortait le soir en toute insouciance, assez tardivement

en été, avec les enfants de son âge, quand le climat social était détendu, avant que chaque communauté ne se prenne de méfiance pour les autres, avant que chacun ne s'enferme chez lui, avant que n'éclatent les affaires de pédophilie. Il ne sortait pas de lui, et il ne s'aventurait pas là où il risquait de croiser les créatures de cauchemar qui se présentent comme des êtres humains voire même divins. Il commençait à devenir mélancolique et antipathique, taciturne et songeur, nerveux

et incisif, insultant et haineux. Il apprenait ce qu'on ne lui avait jamais appris : il apprenait à se défendre. Lui qui, par ceux, ses « parents » qui n'en avaient pas l'intérêt, n'avait pas été habitué à dire « non », il a appris à dire purement et simplement « non » ; sans considération pour les souhaits, les intérêts ou la susceptibilité des Autres. On ne le reconnaissait plus.

Quand il accueillit la voisine qui était venue sonner à la porte, malgré le sourire de

courtoisie du Garçon, elle eut un geste de recul en poussant un petit cri d'effroi. Elle s'était sentie agressée par le regard ténébreux qui obscurcissait chaque jour davantage les yeux du Garçon. Il n'y avait plus rien d'un enfant dans ses yeux, il y avait dans ses yeux le regard d'un tueur qui chaque nuit tuait... lui-même ; son enfance, son père, sa mère.

Le Garçon ne se berçait plus de rêves féeriques et de rêves amoureux, il endurait

des rêves ensanglantés, des rêves de massacres, des rêves d'impuissance dans lesquels il subissait des agressions intimes que ses bras physiques et oniriques essayaient en vain de repousser, des rêves d'émasculatation, des rêves d'éviscération. Au milieu de la nuit, il se réveillait en sursaut, en sueur, en peur, mais s'il était souvent au bord des cris et des larmes, les larmes ne venaient plus à lui et les cris ne sortaient pas de lui ; quoiqu'il eut

écho de nuits agitées lors desquelles il s'exprimait à haute voix.

Épuisé par ses insomnies, il passa l'année scolaire à dormir littéralement en cours, et ce ne sont pas les somnifères qui ont pu changer le cours de ses nuits ; on ne pouvait le plonger plus profondément dans la somnolence sans entraver sa vie sociale. À l'école, on le voyait stressé, crispé, anxieux, délirant. Il s'isolait.

« Regardez-le à quoi il pense, à son âge ! », avait lancé le prof de français, notamment parce qu'en guise de poésie lyrique posée comme sujet de devoir, Le Garçon s'était exprimé à travers un sujet morbide. Cela faisait suite à un débat de classe où le prof n'admettait pas que l'on montre « tout » à la télévision, tandis que Le Garçon prônait la totale transparence avec « libre à chacun de se détourner de ce qui déplaît ».

Le Garçon a doublé sa classe, et malgré un apparent léger mieux, au premier trimestre de l'année suivante, du jour au lendemain, il a annoncé à son « père » qu'il quittait l'école. Cela n'allait pas mieux, c'est le temps qui œuvrait : il refoulait. « Je craque », dit-il à la directrice qui le gardait à vue en s'enquérant auprès de celui qui était au bord d'une crise de larmes : « Tu ne vas pas pleurer ? » Il aurait voulu, mais il ne pouvait plus, il ne savait plus. Il avait dix sept ans.



Au début, quitter le système a été d'un grand soulagement, une libération, mais bientôt, tout devint plus confus.

Le Garçon n'a pas immédiatement rompu tous les ponts. Au début, il a suivi des stages qui n'avaient pas d'autre finalité que d'occuper les désœuvrés, il a essayé de trouver sa voie par les voies détournées de « l'enseignement sans pression » ; à vingt ans

il a même été repris dans un lycée grâce à l'intervention d'une conseillère d'orientation, mais en vain. Pendant un an, il s'est adonné aux arts martiaux qu'il a cessé de pratiquer ; il n'avait pas trouvé dans les dojos la philosophie qu'il recherchait, il n'y avait trouvé que des danseuses qui levaient les jambes et des bouffons qui se défiaient, ou encore une femme qui tentait d'aguerrir son fils pas doué. Il ne semblait y avoir aucune alternative, aucune échappatoire : le système

est bouclé sur lui-même, en son sein, on en revient toujours à la même chose, on se retrouve toujours au même point.

Son temps de répit écoulé, Le Garçon a été obligé d'effectuer son « examen d'entrée dans l'armée » ; « les trois jours » qui se réduisaient à une journée. Le « père » apprit avec grande déception que Le Garçon avait été exempté ; ce qui valait mieux ainsi car il n'aurait pas supporté la vie de troufion que l'armée proposait, une vie au pas et dans les

rangs à laquelle *Le Garçon* s'est clairement opposé durant sa journée, hébété par l'existence même d'un monde carcéral où les gens oublient leur peau pour ne devenir que des tas d'os — durs, fermes, rigides —, où on ne se serre pas la main sans participer à un bras de fer. Le psychologue l'avait trouvé que trop replié sur lui-même ; trop individualiste. Il avait décelé des troubles de la personnalité et une nervosité qui le rendait inapte à la vie en collectivité autant que

réfractaire à l'ordre établi et à l'autorité. A la fin de la journée, après examen de son dossier, le médecin-chef lui a déclaré qu'il n'effectuera pas le service militaire en lui demandant s'il aurait voulu le faire. « Certainement pas ! ».

Assurément pas, si c'était pour vivre avec ces fils de pute qui, en entrant dans la salle d'attente emplies de jeunes gens, regardèrent avec dédain ceux qui attendaient sagement leur tour au lieu de faire comme eux, les

nouveaux arrivants qui passèrent ostensiblement devant tout le monde ; vivre dans le monde de la jungle camouflé derrière un ordre policé qu'édicte les dominants et auquel obtempèrent les dominés. Pas un jeune conscrit n'avait rouspété lorsque les gros bâtards firent fi de tous, seul Le Garçon avait protesté. Ce n'est pas là qu'il aurait trouvé la justice qu'il cherchait.

Le médecin-chef était une femme humainement bien disposée qui voyait manifestement

défiler dans son bureau de nombreux et dramatiques cas ; elle avait le regard d'une mère, elle n'avait pas l'attitude de ces femmes qui prennent la relation à autrui et l'enfantement comme une simple partie de jambes en l'air, elle avait l'allure générale de la doctoresse qui tenta sans illusion d'éviter la circoncision au Garçon, cependant dépourvue d'aspect féministe. L'armée n'avait pas vocation à être un S.A.M.U social, et cette femme était comme une

assistante sociale qui voit de nombreux jeunes gens ravagés par la crise économique, par le féminisme, par l'éclatement de la famille, par la misère affective, financière, sociale, par la désillusion, par la désespérance, des jeunes gens abandonnés dont le système se débarrasse en les renvoyant à eux-mêmes.

Le « système » est intéressé, il courtise ceux qui ont quelque chose à lui apporter. Il dédaigne les faibles, les ignorants et les

impuissants, parce que l'entité informelle qu'il est a besoin des vigoureux, des brillants et des intelligents pour se donner du corps et de la légitimité. L'histoire du monde, l'histoire du « système », l'histoire de toute institution, comme l'histoire de tout bon petit citoyen : c'est l'histoire d'une merde qui dédaigne les merdes pour devenir quelqu'un.

Le Garçon s'est retrouvé en errance, sans pouvoir envisager son insertion dans le monde du travail avant de pouvoir envisager

vivre dans le monde qu'il abhorrait, ce qui le faisait passer pour un fainéant aux yeux noirs-beurrés de tous ceux qui marchent à la carotte et au bâton. Les préoccupations communes de la survie lui étaient inconnues, il avait une préoccupation d'un autre ordre.

Durant les années qui suivirent, le jour et la nuit, on le voyait faire le tour du quartier, tête baissée. Il parlait seul, il ruminait. Il semblait chercher quelque chose ; la réponse au pourquoi, tout à la fois tout et rien, il ne

savait pas. Ravagé par son affliction, il se dévorait de l'intérieur. Le monde entier lui paraissait une immense et invivable source d'injustices.

De ses pensées, de son introspection, il pouvait simplement dire qu'en vérité, ce qu'il cherchait, c'était ni plus ni moins qu'une mère, la mère qu'il n'avait pas eu, celle qui met le pied à l'étrier. Lui était issu d'une merdeuse qui avait déféqué deux merdes dont elle s'était à peine torchée.

Les gens... non, pas les gens... les triples crétins, les pauvres cons, les grosses merdes qui le voyaient tourner quotidiennement dans le quartier le prenaient pour un rôdeur, ou « un violeur de petits z'enfants », comme le lui avait spontanément laissé entendre une fillette qui était allée à sa rencontre.

Comme l'interdit stimule l'envie, le spectre menaçant du violeur attirait l'inconscient de la fillette qui voulait réellement savoir ce qu'était « un violeur de petits z'enfants ».

N'ayant pas été élevée dans la méfiance à l'égard de l'autre sexe avec lequel, de son frère et de son père, elle n'avait qu'une impression de fraternité et de sécurité, elle ne pouvait se méfier du Garçon. Elle ne pouvait pas plus savoir ce qu'était un viol sans réellement l'avoir vécu, comme on ne peut pas réellement savoir ce qu'est la circoncision sans réellement l'avoir vécue ; et si la plupart des adultes ne savent pas ce qu'est réellement la circoncision, la plupart savent

ce qu'est le viol, puisque l'acte sexuel auquel ils s'adonnent sous la pression culturelle ne s'apparente le plus souvent qu'à un viol déguisé, comme tout en ce monde déguisé n'est que soumission et domination. Elle n'aura trouvé qu'un garçon bienveillant qui s'adressait aux enfants avec respect et amitié en répondant naturellement à leurs interrogations. Eclairés par leur fille, les parents se mirent à saluer amicalement Le Garçon qui n'avait que faire de leur

prévenance de petits rats terrés dans leur petit trou à rat. Si Le Garçon avait sensiblement cessé d'être le personnage étrange et menaçant qu'il semblait être, ceux qui le percevait négativement ne cessèrent jamais d'être cette bande de crapules et de demeurés qu'il n'a jamais cessé de vouloir fouetter, lapider, lyncher.

Parmi ceux qui mettaient en garde leurs enfants contre la menace que semblait présenter Le Garçon, il y avait des

Maghrébins... ce qui ne faisait qu'augmenter en lui son air menaçant. Quand il entendait s'indigner des actes pédophiles ces sales chiens qui mutilent sexuellement les garçons, que des pédérastes se permettent de juger des pédophiles, que des circoncis se permettent de juger ceux qui excisent les filles, Le Garçon sentait la rage monter en lui. Que faut-il mieux être ? un pédophile qui aime mal les enfants ou un pédéraste qui n'aime pas du tout les enfants ? Leur attitude ne lui était

que de grotesques simulacres, des monceaux d'hypocrisies et de duperies : ces gens se mentent à eux-mêmes.

Un jour, Le Garçon croisa deux adolescentes d'origine maghrébine qui, le voyant broyé par son tourment, le traitèrent avec mépris de « tête de mort ». Si peu lui importait l'expression de ces faces de bouc, il sentit sur lui le double poids de l'injustice et de l'incompréhension générale comme il avait le tort de ne pas accuser le coup du sort commun. Venant

de ce sexe avec lequel il avait entretenu des rapports amicaux et aimants, ce sexe qu'il estimait compréhensif et sensible, il sentit la fureur venir à lui — tant il est difficile pour un garçon et pour un homme d'admettre que les filles et les femmes ne sont pas les êtres charmants et bienveillants que tout le monde s'obstine à voir en elles —. Il les aurait massacrées, il leur aurait déchiqueté la figure et l'entrejambe, à mains nues et à coup de dents ; mais elles étaient en cyclomoteur

et lui à pied. Il s'est juré de « leur faire payer » : elles paieront...



Le temps passait, le temps que ses parents laissaient passer en se disant que Le Garçon traversait une simple « crise d'adolescence » qui passerait avec le temps. Ils se disaient en le déplorant qu'il était influencé par les lectures en lesquelles il s'était noyé autant

que par les relations qu'il n'avait pas ; parce que eux ne se sentent pas conditionnés par leur religion, leur culture, leurs relations, ils s'estiment adultes, autonomes, réfléchis, bien-pensants, parce que les prédicateurs le disent, « la religion, c'est la santé », « la religion, c'est la liberté », « la religion, c'est la divinité », alors ils le croient. Ils se rassuraient avec les formules magiques d'une forme d'exorcisme (« la crise de l'adolescence ») pour ne pas avoir à se confondre et

se morfondre ; ils sont du genre des pleutres qui préfèrent accorder une confiance de complaisance comme de confort pour n'avoir pas à soupçonner, s'inquiéter, douter, se ronger. Ce sont des abrutis qui accusent l'Instruction que le monde contemporain donne « trop » aux enfants qui alors se retournent contre les traditions, les religions, les parents ; les parents étant irréprochables par essence, de tout ce qu'ils font pour les enfants, même les vexations, les privations,

les mutilations. Ils étaient des ânes qui faisaient l'autruche. Pendant ce temps, Le Garçon semblait dans une dépression nerveuse...

Du jour au lendemain, il acheva de se cloîtrer, totalement, dans sa chambre ; du jour au lendemain, il ne voulut plus rien voir du monde, de la vie, de lui. Il resta confiné trois mois entiers dans sa chambre dont les volets demeurèrent constamment fermés, trois mois sans une seule fois quitter la demeure

qu'il ne disait jamais être la sienne ; il ne s'y sentait pas à l'aise, il ne s'y sentait pas chez lui, là où il était, il se sentait nulle part à l'aise, nulle part chez lui. Si le contact avec ses « parents » était presque totalement rompu, l'isolement était partiellement rompu par la télévision qu'il regardait à très faible volume sonore. L'acuité de son ouïe s'était démultipliée, non pas qu'il était en train de se changer en loup garou (quoique), mais plutôt du seul fait de la dépression : il ne supportait

plus le moindre bruit. Une goutte d'eau qui s'échappait du robinet, un son mécanique qui fusait au loin, et il se voyait devenir fou. Il traquait le moindre bruit comme si ce fût un cafard ou un de ces insectes répugnants qui envahissaient ses rêves qu'ils rendaient cauchemardesques. Il ne supportait même plus le souffle de sa respiration qui à son sens faisait un vacarme assourdissant. Il se mit à souffrir de bourdonnements d'oreille qui procédaient de sa dépression,

des bourdonnements qui, de temps en temps, le prenaient dans la journée, et le poursuivaient surtout la nuit, quand il était allongé. Les acouphènes, ou les rages de dent du psychisme, les souffrances pénitentes de la circoncision : elles rendent fou celui qui ne peut s'en défaire, d'une façon ou d'une autre, d'une folie ou d'une autre.

Que faisait donc Le Garçon pendant tout ce temps ?

Il s'éclairait à la bougie, il se versait dans la littérature ésotérique ; les livres de magie noire, les récits d'outre-tombe, les mondes de l'au-delà... Il voulut tout de noir repeindre sa chambre, couleur qui lui semblait la seule naturelle, ce à quoi ses « parents » s'opposèrent en y voyant avec incompréhension, impuissance et appréhension, le délire d'un malade mental ; il ne repeignit finalement que le mobilier. Aussi lentement que rapidement, sûrement, il s'enfonçait chaque jour davan-

tage dans la dépression nerveuse avec pour seul soutien le mépris d'autrui.

Quand il regardait les gens, il ne voyait plus la tête, le torse, le ventre, les membres... dans son esprit, ils voyaient les viscères rouges de sang. Si cette vision des choses s'est dissipée, elle ne s'est jamais totalement tarie.

Un soir, en buvant de l'alcool fort qu'il ne buvait jamais, Le Garçon a avalé le flacon de ces puissants somnifères bleus totalement

inefficaces que le médecin de quartier lui avait prescrits en désespoir de cause. Dans sa pensée, il avait clairement formulé son intention : en finir, disparaître ; mettre un terme à la relation avec ce monde duquel il ne voyait plus rien et plus personne.

En songeant à la meilleure façon de disparaître, il songea qu'il lui fallait au moins mourir proprement. Il est donc allé se doucher. Quelques minutes plus tard, sentant l'engourdissement le saisir, il sortit de la

douche et eut tout juste le temps de se sécher et de s'affaler sur le lit dans lequel, instantanément, il s'endormit...

Quand il s'éveilla au petit matin, il se souvint de sa dernière motivation qui lui sembla celle d'une autre vie dont il avait tout oublié. Aussitôt, il se sentit heureux d'être toujours là, en ce qui lui sembla être « en vie », en la vraie la vie, parce que depuis des mois il n'avait jamais aussi bien dormi.

Il éprouva cependant un petit regret : il regretta de ne pas avoir songé faire disparaître son corps au moment de mourir. Il s'inquiéta ce qu'il serait advenu de lui, de son corps, si son dessein s'était réalisé, et la réponse ne lui convint pas : il ne supporta pas l'idée de se faire tripoter par les crapules qui l'avaient sexuellement mutilé, et moins encore l'idée de voir ses organes offerts à ceux qu'il voulait voir périr la bouche ouverte et le regard terrifié. Il se jura de

mourir à l'avenir sans laisser de trace. Il ne voulait plus laisser son corps entre les mains de qui que ce soit en se disant qu'il se laisserait mourir plutôt que de subir une opération nécessitant une anesthésie générale, fut-elle mineure et salvatrice. Il cessa de se positionner par rapport à autrui, au regard d'autrui, avec qui il cessa de vouloir cohabiter. Entre autocratie et démocratie, il ne rêvait plus que d'une chose, ce dont il n'a jamais cessé de rêver : d'autarcie.

Le Garçon a découpé au ciseau les photos de famille dans lesquelles il se trouvait ; il ne voulait plus être associé aux gens et au monde qu'elles figuraient, il enterrait sa vie de garçon. Cela n'a pas fait un drame, comme cela aurait dû, avec désarroi ses « parents » se demandèrent seulement par quel mal de vivre on pouvait en arriver à un tel acte tout en faisant un vague rapprochement avec l'acte de circoncision dont il n'y avait rien dire. S'ils éprouvèrent un peu de

tristesse, ils en éprouvèrent devant leur défaillance, devant l'échec de la vie familiale dans laquelle ils avaient si passablement œuvré et même si lamentablement échoué. On pourrait expliquer leur apparente indifférence par le fait que la vie leur avait appris à s'accommoder des drames, ce qui les aurait fait passer pour des gens gagnés par la sagesse, mais la vie ne leur avait manifestement pas appris à s'accommoder de

l'anatomie intime. C'est con la vie, c'est même très con !

Ce que Le Garçon a subi n'aurait jamais été qu'un mauvais souvenir s'il avait pu effacer les traces du passé : il tirait sa peau amputée pour redonner forme au prépuce, jusqu'à la douleur, jusqu'à ensanglanter la peau, mais la sensation d'avoir un peu de peau en plus était aussi succincte qu'éphémère ; trop de peau avait été enlevée, et tout ça pour quoi ? pourquoi ! ? ô insupportable sensation infligée

par ce sexe fatalement décalotté. Quel animal faut-il être pour ne pas ressentir de gêne dans cet état lamentable ? Il faut être l'animal que Le Garçon ne veut pas être.

La relation avec son « père » devenait plus conflictuelle, si bien qu'un jour, au cours d'une des innombrables et mesquines querelles de « famille », à la face de son « père » qui était las des chamailleries auxquelles il était incapable de mettre un terme, culturellement habitué qu'il était à s'en remettre à la

volonté de son dieu, Le Garçon lança fermement et froidement : « C'est pas la peine de crier, tu m'impressionnes pas » ; ni toi, ni personne, parce que celui qui a vu sa propre mort ne frémit plus de rien et fait fi des simagrées de tous les chimpanzés humains qui, au lieu de cultiver l'art de l'amour, ne cultivent que l'art de l'esbroufe, un art primitif culminant dans les cultes religieux. Depuis, en s'adressant à lui, son « père » alterne le vouvoiement et le tutoiement.

Age 3 :

Les années passèrent, toutes semblables à elles-mêmes : des années passées dans la solitude, dans l'introspection, des années consacrées à la recherche de La Vérité, des années bercées par la volonté d'en découdre avec l'injustice, l'infamie, le mensonge et l'hypocrisie. Durant ses années de jeunesse où les jeunes gens de sa génération croquaient la vie avec engoue-

ment, Le Garçon subsistait en nourrissant l'espoir de parvenir à ses fins afin de pouvoir enfin mourir en paix. Reclus au bout du monde, loin de tout, hors du temps, en définitive il apprendra que le vouloir ne suffit pas ; il faut compter avec la mauvaise volonté de tous ceux qui ne veulent rien changer : ses rêves d'abolir la pratique de la circoncision ont touché à leur fin. Il a perdu l'espoir de voir régner le juste et le vrai. Il s'est fait à l'idée que la vengeance seule pouvait l'aider.

La loi du talion est la seule honorable loi. Le temps est venu d'agir...

Les hommes ont trop parlé avec les femmes qui ont trop parlé et les circoncis ont trop baissé les bras devant les circonciseurs qui ont trop levé la main. Plus de discours, plus de palabres, plus de poignées de mains : il faut frapper, assassiner, massacrer ! par la force obtenir gain de cause quand la persuasion reste lettre morte dans les yeux, dans la tête et dans le cœur des vandales, des

pervers et des criminels. À mort les matadors !

Quand les jeunes de son temps usaient et abusaient de la vie dans le voyage, la fête et le libertinage, Le Garçon gâchait sa jeunesse dans une rancœur stérile qui l'empêchait d'aimer. Il s'épuisait à contourner l'unique solution à son problème. S'évertuant à refuser l'ultime et fatal remède à son mal, il développait des maladies psychosomatiques et endurait de sournoises surinfections qu'il

ne traitait pas, et quand il se décidait à franchir le pas, uniquement pour pouvoir survivre et régler ses comptes, c'était pour s'entendre dire que ses troubles n'étaient pas d'origine somatique et qu'il devait cesser de ressasser ce qui le dévorait de l'intérieur, cesser de s'ausculter et se tourner vers les Autres ; il consultait en désespoir de cause, à contrecœur, parce que sa souffrance psychique devenait insoutenable dans le face-à-face insupportable avec l'horreur intime et

quotidienne, la vision répugnante de son sexe mutilé doublée de cette sensation horripilante et asphyxiante que lui infligeait son gland dégarni (équivalant au col d'utérus extériorisé).

Les Autres... tous ceux qui le répugnaient, ceux à qui il ne voulait pas ressembler, particulièrement ceux, les railleurs qui se moquent du malheur et des malheureux, ceux qui guettent les signes de faiblesse afin de s'assurer pouvoir, avec assurance et sans

risque, lancer des affronts et s'affirmer, avec leur air hautain, leur air malin, les usurpateurs, les traîtres, les scélérats, les faux dévots, les valeureux pleutres, les corrompus moralisateurs, les opportunistes vendus, les soumis arrogants, tous ceux qui puent le mensonge qu'ils imposent par leur seule présence. Le Garçon aurait-il sombré dans la défiance si « les Autres » avaient été magnanimes, sincères, authentiques, sages, justes, droits ? Etait-il à ce point mal tourné

qu'il aurait refusé de fricoter avec les gens bien faits ? Quand on vit dans une société qui pratique rituellement la circoncision, même sous couvert de médecine ou même de religion, on ne vit pas dans une société de droit, de justice et de vérité, on ne vit pas vrai, on vit dans une société qui perpétue le sacrifice rituel à travers le sacrifice économique qui condamne une génération entière à l'errance, à l'exclusion, à la déchéance.

A cet époque, Le Garçon était dans la confusion ; il se cherchait, il cherchait sa place dans un monde où il n'y a pas de place pour le juste et le vrai. De toute évidence, il faisait preuve d'aberrations mentales ; mais c'était normal, les gens ne soupçonnent pas l'ampleur de leur conditionnement — l'air même qu'ils expirent est conditionné —, ils n'ont alors pas idée des efforts à déployer et des contorsions affectives et mentales à mettre en œuvre pour se déconditionner. Un

médecin avait diagnostiqué des troubles de la personnalité qui, s'ils ne nécessitaient pas alors d'internement ni de traitement médicamenteux (Le Garçon parvenait tant bien que mal à gérer son mal), avaient grandement besoin d'être suivis par un spécialiste de la psyché. Le médecin l'a orienté vers un confrère psychanalyste — sans doute un adepte de « sa » secte de Témoins —, mais pour rien, Le Garçon n'était pas disposé à s'allonger et à s'abandonner, à s'épancher et

à se confier ; celui qui n'a jamais pu le faire dans les bras d'une mère ne savait tout bonnement pas le faire, surtout pas en ayant renoncé à avoir une mère. Il avait une obsession : se maintenir en éveil, rester sur ses gardes ; se prémunir absolument contre ce qu'il avait subi par trahison, par abus d'innocence, durant un sommeil forcé. Au grand jamais, jamais plus il ne devait se laisser endormir. Plutôt mourir que de subir une nouvelle intervention chirurgicale ; plutôt

mourir que de corriger la déviation de la cloison nasale qui l'empêche toujours de respirer et qui perturbe son sommeil en l'épuisant.

Quel désarroi et quelle révolte fut la vision de ce petit Maghrébin se mettant à pleurer à la seule vue du médecin barbu qui, bien sûr, se rappelait à lui comme le barbu qui avait cruellement tranché son sexe. « C'est pas pour toi », dit sa « mère » en souriant ironiquement. Quel cauchemar hantait désormais

cet enfant ? Par quoi sa vie sera-t-elle guidée ? Du corps médical initiateur ou complice de la circoncision, tout révoltait Le Garçon. Il ne pouvait pas participer à un monde qui participe à ça : la circoncision. C'est un monde délirant, c'est un monde de cauchemar !

Traiter ce mal de l'âme qui le rongeaient aussi sûrement qu'un acide, c'était le priver de son remède contre la vie cruelle ; pour lui, ceux qui entendent maintenir leur monde en vie

étaient ceux qui le maintiennent en vie afin de pouvoir le torturer. Un de ses très fréquents malaises ou une de ses trop rares maladies était pour Le Garçon l'occasion naturelle de se laisser mourir, comme de cette grippe qui faillit, sinon l'emporter loin de ce monde malfamé, l'envoyer tout droit à l'hôpital. Le Garçon finit par accepter de se soigner parce qu'il redoutait que trop d'être transporté de force dans un hôpital ; dans ses moments d'extrême faiblesse physique, ou

bien pendant les évanouissements qui le prenaient à la limite de l'agonie.

Il gardera un agréable souvenir de ses évanouissements comme les rares agréables moments de sa vie, et de l'amertume aussi, parce que de ces moments d'allégresse il fut également privé par la menace fantôme du corps médico-social qu'il devait esquiver en guérissant. Ces moments ravissants lui procurèrent un soulagement de l'âme comparable à celui de son suicide manqué, quand

sentir ses membres soudainement faillir, son souffle s'éteindre, son esprit s'apaiser, son âme s'envoler, quand tomber à la renverse dans le coton de son corps défaillant frôlait l'extase. Ne plus vivre... Hhh ! Quel soulagement !

Le réveil était légèrement contusionné, autant de ses chutes que de ses renaissances à la vie. Chaque jour emmenait son lot de misères, car ce à quoi on ne prête pas

attention peut, du jour au lendemain, remplir toute une vie et devenir une obsession.

Ouvrez vos yeux, ouvrez votre cœur, ouvrez votre esprit, et le monde et la vie vous apparaîtront si riches et si intenses que pas un instant de répit ne vous sera, par vos yeux, par votre cœur, par votre esprit, accordé. Le futile et l'inexistant deviendront l'essentiel et l'obsédant. Ce qui n'était rien que « le bout » deviendra le Tout, et quand de le circoncire on dira « c'est rien ça », le

circoncrire sera pire que tout ; car il est des choses qui ne manquent jamais plus que dans l'absence.



Les gens sont vexés par les modes de vie différents qui sonnent comme autant de reproches et de menaces faits à leur mode de vie ; ils se sont engagés dans leur commun mode de vie sans même imaginer pouvoir

envisager un autre mode de vie, et les voilà confrontés à ce qui dépasse leur imagination... Il leur est vexatoire d'être confrontés à celui qui dédaigne ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Pour se défendre, ils répondent par le mépris.

Le mépris que le voisinage manifestait au Garçon par le regard et les allusions, c'est le mépris que Le Garçon leur vouait dans le silence. Aux remarques de ceux, « parents » compris, qui cherchaient à le mettre dans le

rang, il répondait par le silence quand il ne répondait pas par les mots qui glacent le dos, des mots tranchants qui les remettaient à leur place, loin du Garçon, des mots qui les renvoyaient à eux, à leur égoïsme, à leur lâcheté, à leur soumission, à tout ce qui, de manière aveugle, niaise, criminelle, perpétue les traditions, des mots pour tuer les communes idées préfabriquées. Il avait renoncé à expliquer, renoncé à se justifier ; ce sont là les manières de l'illégitime et du

faible. A quoi bon ? Les gens ne veulent rien savoir, ils veulent seulement être rassurés ; alors, du sexe qui n'est pas fait pour rassurer, mais pour troubler, ils en font ce que l'on en sait.

Le Garçon « travaillait sur lui », comme il disait, afin d'atteindre les qualités humaines requises pour être à l'image et à la hauteur de la femme admirable à laquelle il rêvait, celle qui pouvait le sauver, celle à laquelle il ne pouvait que rêver.

25%, c'est pour Le Garçon le nombre de femmes qui aimeraient voir les hommes émasculés, anéantis ; des femmes primitives qu'il faudrait purement et simplement exterminer. 25%, c'est le nombre de femmes qui veulent dominer les hommes, les réduire à l'esclavage de leurs désirs, de leurs perversions ; des femmes jalouses, envieuses, calculatrices et intéressées qui auraient besoin d'être matées. 25%, c'est le nombre de femmes qui ne distinguent pas l'homme de la femme, le

circoncis de l'incirconcis, le blanc du noir, le pénis du gode ; des femmes insipides et sans personnalité passablement indifférentes et tout juste conscientes. 25%, c'est le nombre de femmes charitables, maternelles, aimantes, intelligentes ; des femmes dont il n'y a rien à redire. Ce découpage vaut pour les hommes.

De son Grand Amour, bientôt Le Garçon n'y crut plus : il dut admettre qu'il n'aurait jamais la compagne raffinée qu'il n'a jamais eue, et

qu'il ne sera jamais plus l'enfant innocent qu'il fut ; on lui a volé son innocence en l'accablant de torts qui n'étaient pas les siens. Il n'était plus que l'ombre d'un tueur-né, en lui l'âme d'un mort-circoncis.

Lui qui était plein d'entrain, il devint apathique. Le temps passait, et l'espoir, et les rêves, et le goût de la vie. Il ne lui restait plus rien pour vivre ; sa soif de vengeance exceptée. Il rêvait alors de rêves étranges et effroyables. Il rêvait d'eugénisme, il rêvait de

castrer tous les demeurés qui enfantent comme ils défèquent. Il rêvait de génocides, de fin de monde. Il rêvait d'être le prochain Hitler. Il rêvait de pouvoir se changer en bombe volcanique. Il rêvait des moyens capables de rassasier sa soif de vengeance qui, trop longtemps inassouvie, se changea bientôt en une intarissable haine. Il rêvait de tout cela parce qu'il n'était pas le premier et qu'il ne sera pas le dernier de ce qui a été fait de lui. Il revoit encore ce rêve saisissant

où il incarnait une démoniaque ombre de la mort, un féroce et implacable fauve humain... Cela se passait dans un désert, entre le jour et la nuit. Il faisait parti d'une troupe de justiciers des ténèbres vêtus à la façon des Touaregs. Ensemble, ils ratissaient les lieux où sévissent toutes les sortes de criminels ; les pillards, les violeurs, les vandales, les barbares. Impitoyablement, ils coupaient les têtes, les mains, les bras.

Dans ce rêve, ils s'attaquaient à des Maghrébins qu'ils mutilaient avec une sauvagerie incommensurable, une indicible cruauté qui jeta Le Garçon hors de ce rêve ayant rapidement tourné au cauchemar. Le Garçon avait pris la forme d'un esprit vengeur soulevant la couverture d'un Maghrébin pour lui trancher la racine hideuse qui lui servait de sexe. En un instant, Le Garçon transmigra d'un personnage à l'autre. Il se retrouva à la place du saligaud réveillé dans l'épouvante

par la face vengeresse remplie de haine furieuse qui dévorait son âme du regard avec une rage diabolique. L'instant d'après, Le Garçon se retrouva hors de la victime... Il assista au spectacle du sale vaurien qui poussait une effroyable et infinie plainte déchirante en suivant de son regard pétrifié son membre ensanglanté que le vengeur arrachait d'un geste bestial. Le rêve cauchemardesque prit fin à ce moment d'extrême tension psychique.

Le Garçon se sentait soulagé, mais il vit dans ce rêve le signe inquiétant que sa haine venait à le dépasser, une haine qu'il ne pourrait bientôt plus contrôler. Il savait que l'on ne se réveille pas « sérial killer » du jour au lendemain : la folie meurtrière est préalablement et longuement cultivée, elle mûrit avec les événements qui ramènent incessamment le sujet à son traumatisme premier. Son destin criminel se présentait à lui comme une révélation.

Ses « parents » l'accusaient avec stupeur et impuissance d'être plus raciste que les plus racistes et virulents politiciens de l'extrême droite comme d'avoir « le choléra » ; lui reprochant en cela de ressembler aux Maghrébins qui rejettent les Maghrébins comme eux-mêmes ont été rejetés en tant que tels, vulgaires et exécrables adeptes de la circoncision. Il se défendait d'être raciste : « Je ne suis pas raciste, mais si haïr ceux qui pratiquent la circoncision est être raciste,

alors je suis raciste à un point que vous ne sauriez imaginer », c'est ce qu'il ne disait pas. Parce qu'elle est commune à l'espèce « humaine », la circoncision n'est pas un problème de race, c'est un problème d'espèce ; aussi, parce que le meurtre est aussi universellement répandu et qu'il pourrait, comme il l'a pu, donner lieu à des meurtres religieux comme thérapeutiques (euthanasiques), l'illégitimité de la circoncision doit être

affirmée aussi incontestablement que le meurtre rituel le fut.

Le Garçon ne parlait pas davantage des rêves éveillés qu'il nourrissait envers les femmes : des projets de mutilations génitales, des scénarios où il les éventrait, les brûlait, les hachait de mille coups de hache et de couteaux. Il n'avait pas de mot pour exprimer la haine qu'il vouait aux femmes qui voulaient voir les garçons circoncis pour les savoir sexuellement avilis. Quant aux femmes

stupides qui ne voient pas un acte de mutilation dans la circoncision, mais un simple acte hygiénique aussi élémentaire que nécessaire, quand il ne rêvait pas de leur faire manger leurs excréments, il rêvait simplement de leur infliger ce qu'elles banalisent, ces putains qui s'opposent à ce que l'homme leur dicte leur conduite mais qui se plaisent à lui dicter la sienne.

À l'époque éclata une certaine affaire fort médiatisée : l'histoire d'une femme qui avait,

en toute impunité, tranché le pénis de son mari. Le monde ouvrait les yeux sur des agissements aussi anciens que la circoncision ; l'émascation, ainsi, dans les sociétés dites civilisées, passa à la postérité comme dans les temps les plus reculés et les pays des plus attardés. Bien des femmes auront envié celle qui se retrouva sous les feux de la rampe ; les petites femmes sexuellement frustrées qui voyaient leur rêve mondialement relaté — parce qu'il y a « un public » pour ce

genre d'histoire —. La très petite « mère » du Garçon se voyait déjà en haut de l'affiche, entourée par une nuée de journalistes qui seraient venus lui offrir d'exprimer ce qu'elle avait au niveau de son con asséché et sclérosé par des décennies de total abandon. « Tu vas voir ce que je vais te faire », avait lancé cette petite merde au Garçon. Il était inutile d'être plus explicite.

Chaque jour était le théâtre d'une lutte infernale contre des pulsions sauvages.

L'enjeu était simple et crucial : « Vais-je me condamner à répandre le sang où vais-je me donner une chance de faire triompher la justice et la vérité ? » Si Le Garçon n'est jamais passé à l'acte criminel, la tentation fut grande lorsqu'il vit une voisine jetant sur son jeune fils capricieux un regard qui signifiait : une circoncision, c'est ce qu'il te faudrait pour te calmer et me laisser tranquille. Le Garçon n'est pas devenu un tueur en série pour une seule raison : il n'a pas subi

de sévices durant son enfance ; son cœur n'a pas été insensibilisé, aucune justification morale de la souffrance ne lui a jamais été inculquée. On se dira que c'est heureux, mais ses « parents » se disaient qu'ils auraient dû sévir comme leur voisin, le saligaud qui tabassait ses gosses jusqu'au sang. Ils n'avaient toujours pas compris.

Les féministes étaient allées trop loin, il fallait qu'elles périssent par ce qu'elles préconisaient et revendiquaient ; il faut qu'elles

périssent ! La chaîne publique avait diffusé un film faisant l'apologie de la circoncision qu'elle présentait comme une pratique positive qui change le garçon en homme — parce que les hommes se croient des vrais hommes, les uns en se faisant circoncire, les autres en se faisant dépuceler, en fumant, en se soûlant, quand être un homme rime avec le fait d'être un débile — ; la chaîne publique ou la chaîne des Juifs et des Arabes. Le film était allé jusqu'à montrer le ciseau qui

s'apprêtait à couper le prépuce qu'une sale main maintenait tiré ; scène qui s'achevait par le hurlement du garçon mutilé et les cris de liesse d'un gros tas d'ordures frites. En voyant cette scène, comme à chaque fois qu'il était fait allusion, ici ou là, à la circoncision, Le Garçon fut pris des sévères convulsions intérieures qu'ils avaient endurées les jours précédant sa propre circoncision, mais démultipliées. « Pour ou contre la circoncision ? », débattait un magazine féminin. De

quel droit ces sales putains de féministes interviennent-elles sur le corps de l'homme ? ! Scandale ! Honte ! Abomination ! Pauvre petit pays ratatiné ! petit pays faussement humaniste qui se couche devant les primates, les barbares et les terroristes.

« Tolérance et respect ! », scande-t-on, parce qu'il faut permettre aux sauvages d'évoluer, parce que l'acte de circoncision est le premier acte pensé pour maîtriser la sexualité, la démographie, la société, et qu'il

faut de ce fait en parler correctement : les prédateurs ne dévorent pas, ils rendent hommage à leurs proies, les assassins ne tuent pas, ils envoient au ciel, les violeurs n'offensent pas, ils honorent...

« Tolérance ». Le Garçon ressentait les exhortations à la tolérance comme des appels au mépris de sa souffrance morale, au mépris de lui. Quel espoir pouvait-il avoir de conjurer son sort dans un monde ensorcelé qui tolère et revendique cette diablerie

de circoncision ? L'espoir devait s'effacer devant le règlement de compte programmé ; il lui fallait agir.

Sa haine de tous ceux qui perpétuent la circoncision ne s'est jamais tarie, elle n'a même fait qu'empirer ; elle est tapie, à l'affût d'une bonne occasion, d'une circonstance favorable, du moyen approprié. Petite exception pour les Noirs qui pratiquent la circoncision des filles, parce qu'ils n'ont pas l'arrogance et l'agressivité des Maghrébins,

arrogance et agressivité qu'ont les Noirs arabisés ; quand par rituel de passage les deux sexes sont reconnus par la société, les relations humaines sont équilibrées, paisibles, mais dans les sociétés où seuls les garçons sont circoncis, les relations humaines sont déséquilibrées, conflictuelles, réfractaires, critiques, envieuses, chaque sexe se sentant floué par un système discriminatoire.

Pour Le Garçon, tout avait été fait pour empêcher tout contact rapproché avec une

filles... Quand il essayait de se lier intimement avec une fille, quand elle était près de lui, il avait systématiquement envie de la lacérer, de l'exciser, de l'égorger, de l'éventrer. Il n'avait pas dans le cœur la joie et les mots doux pleins de belles promesses, il voulait la faire souffrir, la faire hurler de terreur, de douleur et d'effroi, il voulait purement et simplement mettre fin à l'existence de ce sexe qui est l'incarnation de cette idée d'émasculaturation induite en l'esprit qui le voit. Le

Garçon regardait la fille dans les yeux avec dans son esprit le fait qu'il la charcutait. La fille voyait bien que le regard n'était pas amoureux, et un malaise systématiquement s'installait. Le Garçon éprouvait du désir, mais au cœur de la relation, ce qu'il avait sur le cœur inexorablement resurgissait comme une lame de fond.

Les rares relations intimes qu'il a entrepris d'avoir tournaient toutes à la confrontation, au règlement de compte, à un affrontement

féministe contre machiste duquel les filles sortaient terrifiées, ou bien en pleurs et en supplications pour celle, une désœuvrée prétentieuse, égocentrique, frigide et nymphomane, qui avait grand besoin de ne plus être ce qu'elle était et qui avait vu en Le Garçon son prince charmant.

Celle-là avait essayé d'avoir de l'ascendant sur Le Garçon en usant des moyens communément utilisés par les féministes ; en l'accablant de son origine ethnique misogyne

huée par tous ceux qui prétendent aimer les femmes, en faisant constamment allusion à la circoncision qui, visiblement, gênait énormément Le Garçon, comme au film relatant la fin de règne de tel empereur qui avait pour garde une armée d'eunuque, ou tel autre film où un sale type abusait de sa position dominante pour abuser sexuellement les femmes qui finirent par lui arracher les organes génitaux... Elle essayait d'user des bas moyens utilisés par les femmes des années 80 qui,

pour faire perdre confiance à l'homme, jouaient des images et des idées qui figuraient les circoncis, les eunuques, les castrés, les violés. Celle-là qui avait l'habitude de voir les garçons pleurer à ses pieds s'agenouilla en pleurant aux pieds du Garçon afin qu'il cesse de la rejeter et de la déconsidérer, lui qui était le seul garçon franc et insoumis qu'elle eut jamais rencontré, affûté qu'il était par ses convictions et plus encore répugné par les femmes qui, de manière acerbe,

reprochent aux hommes leur manque d'initiative et leur lâcheté après qu'ils ont été culpabilisés et émasculés par les féministes et les pédérastes de tous bords (attribuant ainsi aux femmes une suprématie face aux hommes diminués en accusant les hommes entiers de jouer du machisme face aux femmes faibles). Libéré de l'idée que les femmes étaient des êtres raffinés plus précieux que les hommes, Le Garçon lui avait dit qu'il ne coucherait pas avec elle si elle n'était pas circoncise, ce

dont elle s'effaroucha en finissant par ne porter sur elle que les coups de ciseau autodestructeurs qu'elle porta à sa chevelure ; cette exigence est pourtant celle des femmes qui se font gloire de dominer les hommes en pouvant exiger d'eux qu'ils se fassent circoncire pour ensuite les rejeter une fois que ces pitoyables limaces se sont exécutées.

Et puis quoi ? « Homme » égale « femme », de plus, « circoncision » égale « circonci-

sion », donc, « circoncision féminine » égale « circoncision masculine ». Si les deux opérations diffèrent en pratique, c'est que la pratique n'est pas conforme aux beaux principes, ce à quoi il convient de remédier en infligeant aux filles ce qui est infligé aux garçons.

Le Garçon se disait que seule une femme pouvait changer son amertume en miel, mais qu'aucune femme de ce monde ne le pourrait jamais. Comment pouvait-il se vautrer dans les bras de celles qui légitiment la circonci-

sion, et comment pouvait-il se vautrer dans les bras de celles qui détestent ceux qui portent la marque de la circoncision ? L'Amour, pour lui, c'était bel et bien fini ; sans même avoir jamais commencé.

A quoi peut-on s'attendre de la part de celui qui ne connaît pas « l'amour de son prochain » ni même l'attachement à « l'espèce humaine » ? Certainement au pire.



Depuis son opération, Le Garçon n'a jamais plus pleuré ; son aigreur n'a jamais plus eu d'égale que sa soif de vengeance. Les émotions qui autrefois se changeaient en larmes se changent aujourd'hui en fiel. Son désir d'une justice à laquelle il ne croit plus a cédé la place à un désir de vengeance qui lui est désormais vital d'assouvir. L'assouvissement de sa vengeance est même devenu sa seule et unique raison de vivre. « Si la vengeance est un plat qui se mange froid, moi je le

mangerai congelé », dit-il ; pour que la consolation soit plus grande. À l'écouter parler, il trouvera l'extase en massacrant ceux qui trouvent la leur en massacrant le sexe des garçons.

Le Garçon a peu à peu et partiellement retrouvé la force d'affronter le monde, si bien qu'il s'est peu à peu engagé dans le sauvage monde du travail, encore que ses origines suscitent invariablement les mêmes interrogations.

Ce ne sont pas les campagnes de dénonciation du racisme qui changeront l'image intime que donnent d'eux ceux qui mutilent le sexe des garçons. L'effet des campagnes se limitent aux moyens des campagnes : effets superficiels et de bonne conscience pour des moyens politiques et de connivence ; de grands discours pour et par les impuissants. Dans l'esprit collectif, ce qui n'est pas exprimé n'existe pas. Que soit donc bâillonné ce sur quoi il est politiquement sensible de

débattre ; les insensibles tenants du Pouvoir sont très sensibles sur certains points.

Au fond, ceux qu'il côtoie veulent simplement savoir si Le Garçon est une espèce de bon petit animal domestique, un Arabe travailleur et soumis aux petits hommes qui, à défaut de pouvoir faire grande œuvre de leur vie, s'accrochent avec nostalgie à l'époque des grands empires coloniaux, ou bien s'il est un de ces sales Arabes qui envahissent l'Occident avec l'esprit pilleur et la bouche

salissante pour mettre la merde partout en exerçant la saleté de religion qu'ils ont entre les jambes. Sans qualification, il ne peut que travailler dans des conditions précaires avec la lie de la population ; avec Ducon La Joie et compagnie. Quand un de ces cons s'étonne de son nom, Le Garçon répond : « C'est pas pour dire mais, il faut sortir un peu ; voir le monde. » Il faut leur indiquer que tout le monde ne s'appelle pas du nom de leur région, ce dont les cons semblent se

stupéfier, quand ils ne peuvent croire ce dont ils se doutent, ils ne peuvent admettre qu'il existe un monde au-delà leur vision du monde.

Le Garçon ne se sent pas à sa place, parce que sa légitimité en ce monde a été bafouée en même temps que son corps. Même s'il entretient une apparence propre à le rendre bienséant, il ne parvient pas à s'intégrer dans le système qui est à l'origine de son exil intérieur, le système complice des Juifs, des

Arabes et des féministes. Quand les liens se resserrent avec les autres employés, il se voit devenir prisonnier de son apparence, de la duperie à laquelle il s'adonne, si bien qu'il prend aussitôt ses distances. Au fond, il tient à être sincère, même et surtout lorsqu'il ne l'est pas, lorsqu'il feint d'être ce qu'il n'est pas, lorsqu'il cache de lui ce qu'il ne peut montrer : sa rage, sa haine, son désir de vengeance, son rêve de révolution. C'est

pourquoi Le Garçon est « un démissionnaire à la chaîne ».

Aujourd'hui, Le Garçon rejette tout témoignage de sympathie. Ayant fait table rase de ses anciennes relations qui persistent à se souvenir de lui comme de celui qu'il n'est plus, il se complaît dans la solitude. Aujourd'hui, Le Garçon n'adresse plus la parole à ceux qui furent officiellement ses « parents ». Dans son cœur, il n'a plus de famille.

Son « père » a compris que Le Garçon l'a renié, lui et sa gribouille de femme qui, dopée par la gloire collective faite aux femmes et le battage médiatique cultivant « la beauté, la force, le courage, l'intelligence, la morale, la vertu, la noblesse, la grandeur, la divinité de la femme », s'est mise à adopter le comportement et le discours en vigueur pour se donner la valeur qu'elle n'a pas, dépréciant son homme à longueur de journée en l'accablant de tous les qualificatifs médisants en usage.

Qu'est-ce que ça lui fait d'avoir perdu son fils ? Ça lui fait regretter ; cet écervelé n'a de cesse de regretter toutes les grandes décisions de sa vie qu'il a prises en considérant ses seules aspirations. Mais encore ? son médecin lui a conseillé de se défaire des remords, car son cœur en pâtit, si bien qu'il s'attache à perdre la mémoire. Lui qui, au fond, n'a jamais rien décidé dans sa vie qui n'a jamais été que l'expression de préceptes inculqués, il ne conçoit pas le déterminisme.

Il n'a toujours pas compris par quel procédé la mutilation génitale infligée au Garçon pouvait être une source de malheur, de misère affective, de souffrance morale ; mais ce n'est sans doute pas faute d'avoir essayé. Il reconnaît seulement la perte d'un fils, la perte des rêves qu'il avait fait avec lui, la perte de l'espoir qu'il avait mis en lui. Lui qui n'a pour relation affective et sexuelle que la pâle relation de convenance que sa culture lui permet d'entretenir à travers le mariage

organisé, il conçoit mal que l'on puisse vouloir déterminer son devenir sexuel. Lui qui est nostalgique du temps où il était un petit berger qui s'asseyait au pied d'un figuier que les fruits contentaient, il ne comprend pas que la femme puisse occuper la vie au-delà du temps nécessaire à la reproduire, il ne comprend pas que le sexe puisse servir à autre chose qu'à uriner et à procréer : qu'est-ce qu'un garçon peut bien envisager avec le sexe de la fille qui n'est même pas un

vrai sexe, la peau de la femme est-elle plus confortable que la fourrure de la brebis ? ce à quoi les femmes de circoncis ne peuvent répondre. Reconnaisant seulement ce qui le touche personnellement, aujourd'hui le « père » du Garçon réalise que la religion est le plus souvent une arme de guerre et d'usurpation ; il est désappointé d'apprendre que le prédicateur dont il buvait les crachats versait dans l'escroquerie et « se remplissait les poches » pour rouler en voiture de luxe

sur le dos des fidèles crédules.... Il réalise que la religion ne fait pas l'homme, pas plus que la vie, et qu'elle prive la vie de ses plus beaux attraits, de sa merveilleuse simplicité. Il se demande « à quoi ça sert » en parlant de cette mutilation génitale dont il croyait qu'elle ennoblissait. Être circoncis ne pouvait être synonyme d'être un malheureux délinquant sans foi ni loi. Il réalise qu'il n'en est rien : la circoncision n'est qu'une pratique aussi vaine qu'ancienne, aussi mensongère

qu'inutile, c'est en tout cas une pratique qui brise les sexes, les esprits, les cœurs, les couples, les liens familiaux.

Son « père » ayant été malade, assez gravement pour friser la mort, aujourd'hui le « père » du Garçon sait ce qu'est « être malade » ; lui qui survit désormais grâce à la médecine et à la pharmacie qui lui évitent de rejoindre son dieu qu'il se garde bien de vouloir trop vite rejoindre. Aujourd'hui, il sait ce qu'est « prendre le ciel sur la tête » : ce

n'est pas recevoir une claque, une fessée, un coup de trique pour faire avancer, ou subir une circoncision pour devenir un homme, c'est subir un coup du sort, c'est se faire écraser par la vie même, c'est n'être plus rien. Aujourd'hui il le sait : ce qui peut être la vie peut aussi être la mort ; aujourd'hui il sait que de main de dieu la vie et la mort viennent et que, si de la circoncision le bonheur de l'Un peut venir, le malheur de l'Autre peut également venir.

Aujourd'hui, il se sent pris en faute et se révèle perturbé par les nouvelles télévisées relatives à ces « pères » qui font « des choses » à leur fils ; il se sent d'autant plus visé que les récits sont détaillés. Il détourne le regard en camouflant son embarras et en attendant impatiemment que le reportage se termine.

Une fille appelle un numéro vert : « Mon papa me touche la nénette. » On lui répond gravement : « Tu as bien fait d'appeler. Tout

d'abord, tu dois savoir que ton corps t'appartient et que nul n'a le droit de le toucher sans ta permission. » Bla-bla... Un garçon appelle le numéro vert des campagnes publicitaires : « Mon papa a fait couper un morceau de mon zizi ». On lui répond légèrement : « Oh ! c'est rien ça ! C'est tout à fait normal. Les papas et les mamans le font souvent aux petits garçons ; c'est pour leur bien. Allez, rendors-toi ! [daigne ne pas occuper cette ligne réservée aux filles « dans

ce monde d'homme »]. » Que le comparable soit comparé...

Il y a quelques années, Le Garçon aurait tué son « père », lui et ses semblables ; il y avait maintes fois sérieusement songé en le lui ayant même franchement avoué, « à coup de hache dans la tête ». Si, comme ailleurs, les armes avaient été vente libre, il l'aurait tué, il les aurait tous tués, il aurait tué tout le monde... Son regret à lui aurait été d'avoir aussi tué ces personnes, notamment ces filles

et ces femmes qui, de temps en temps, exceptionnellement, le réconcilient un instant avec le monde, avec la vie, avec l'Amour, avec l'amitié, avec celle, l'« humanité », qui usurpe et écorche son nom. Son soucis de ne pas atteindre les innocents a été le seul rempart entre lui et les crapules qu'il se languit d'exterminer ; si bien qu'il n'a pas cessé d'affiner les moyens de sévir, de parvenir à sa fin.

Aujourd'hui, Le Garçon est tout de noir vêtu. Est-il en deuil ? S'il est en deuil, ce n'est pas de son prépuce, mais des femmes, du monde, de la vie ; de ce qu'il a subi, il n'a jamais pu s'en faire une raison, parce que ce qu'il a subi relève de l'infamie, de la folie. « En noir, je suis moi », dit-il ; en haine, à mort.

Sa haine des Juifs et des Maghrébins n'a fait qu'empirer. Ne plus voir un seul de ces cancrelats serait déjà un apaisement, encore que cela soit particulièrement difficile,

puisque'il ne voit qu'eux, les uns avec leur face de viande Kasher, les autres avec leur face de bouc, mais outre cela, il ne supporte pas la vision de ces filles qui fréquentent ces saletés en répétant : « L'homme circoncis est plus propre », « plus viril. » « Sales putains, sales cramouilles pourries ! », ne dit pas Le Garçon qui n'en pense pas moins. Il leur couperait le sexe, à ces chiennes. S'il ne le fait pas de ses mains, c'est qu'il veut se donner la possibilité matérielle de le faire à

toutes ; il le ferait de ses mains s'il jouissait de la même impunité que les circonciseurs. Ne pourrait-il au moins lacérer la face des pédérastes et des putains, les balafrer monstrueusement ? ce n'est pas une mutilation, ça. En se consumant en de tels ressentiments, Le Garçon est dans l'incapacité de nouer une relation saine et équilibrée, ou simplement « normale » (aveugle, hypocrite, animale), notamment avec les filles, aussi a-t-il quelquefois fait appel aux services de

prostituées en espérant jouir de relations anonymes et informelles allant à l'essentiel, des relations avec lesquelles il n'aurait pas eu à s'attarder sur son état génital comme c'est le cas avec les filles qu'un brin de conscience, inéluctablement, fait questionner. Il passait des soirées entières à « tenir le comptoir » en solitaire, se laissant chavirer par la houle effervescente des jeunes gens endiablés, de la musique assourdissante et des lumières colorées...

Aujourd'hui, il a mis un terme à ce genre de vie, parce que les prostituées ne sont pas des machines, mais des femmes qui côtoient des hommes mal en point ou des machos qui, comme leurs pareils féministes, sont des mioches mal torchés, ce qui met les prostituées dans la position de mères, et de ce fait, de femmes qui s'évertuent à instaurer un dialogue et à établir une relation amicale (elles préfèrent indubitablement avoir « des habitués » bien identifiés), plaçant ainsi Le

Garçon dans la situation qu'il fuyait (les bordels sont des crèches pour grands enfants, et les prostituées sont des assistantes maternelles qui complètent ou compensent la maternité bâclée par les mères biologiques des « clients »).

« Je ne t'ai pas fait mal ? », demandaient au Garçon certaines « filles payantes » qui, comme « les filles gratuites », avaient besoin d'entendre les mots capables de justifier l'état génital du Garçon (une raison médicale

convient généralement, comme celle que l'on donne aux actes des plus tortueux criminels pour les soustraire à la justice) ; une raison pour leur permettre de faire le deuil mental et le silence sur cette chose intime qui fait défaut au Garçon et qui agresse le regard (faire une gâterie à une espèce de monstre préhistorique, même pour une prostituée, ce n'est pas facile).

Si Le Garçon ne fréquente plus les prostituées, c'est aussi parce qu'à travers ce

satané préservatif qui préserve de tout — de l'Amour, des sensations, du plaisir, de la vraie vie —, il ne sent rien, absolument rien, rien du tout, rien de rien ! Le Garçon souffre d'une kératinisation du gland : le gland dénudé a perdu sa sensibilité qui est devenue aussi médiocre que la vaginale. Le Garçon en est donc réduit à éjaculer sans jouissance et sans plus d'orgasme depuis bien longtemps. La circoncision a réduit à néant ses sensations pénienues. Ça non plus, il ne le

pardonnerez pas. Ça aussi, il le fera payer.
Ah, ça oui !

Aujourd'hui, Le Garçon est « en rupture avec la société », comme on dit. Il se tient à l'écart ; il ne participe pas à la vie sociale. Les traits de son visage sont fatigués parce que son sommeil est perturbé par ce qui, dans son cœur et dans son esprit, se trame. Il attend la mort de son corps, il attend la fin de son calvaire, il attend sa libération. Ce récit biographique, c'est le récit d'une âme

décédée qui perdure dans un corps fonctionnel. On peut aisément imaginer l'horreur de survivre dans un corps en décomposition, mais on conçoit mal ce qu'est être mort dans un corps physiologiquement fonctionnel. Peut-être le comprendra-t-on mieux à présent ; mais certainement pas — certainement pas comme il le faudrait, rêver, ce n'est pas bon pour la vie en société —.

Aujourd'hui, Le Garçon prépare sa confrontation finale avec le monde. Sa confrontation

radicale avec le monde est inexorable parce que la société tolère, justifie et cautionne ce que Le Garçon a subi (seule une prise de conscience collective serait capable de stopper la machinerie infernale). Il n'a pas d'autre recours parce qu'il n'a pas d'autre choix que de survivre dans la souffrance silencieuse ou de mourir dans un violent soulagement. Il sait que son acte sera tout bonnement taxé de dément par ceux qui ne comprennent rien, ceux qui s'estiment sains

d'esprit sinon même illuminés, il sait donc que son acte ne servira à rien, mais il sait aussi qu'il doit l'accomplir (ceux qui ne peuvent s'empêcher de circoncire doivent pouvoir comprendre cela).

Et puis enfin, pourquoi se priver de tuer ? Tuer, c'est si simple, et les moyens de tuer sont tellement infinis qu'on les jurerait divins. Mais tuer en série, tuer à la chaîne, cela devient inexorablement aussi rébarbatif et aussi mortel que la vie même. C'est pourquoi

il faut tuer massivement, rapidement, en une seule et unique fois.

Pour survivre, il faut être un tueur et tuer...

Tuer, tuer, tuer ! Jamais, au grand jamais ! ne jamais être aimable au premier abord, ne jamais être souriant sans discernement, ne jamais être serviable spontanément. Ce sont des signes de faiblesse affective. Ce sont les manifestations de celui qui n'a pas compris ce qu'est le monde et ce que sont les gens : la jungle et les animaux de la jungle.

Une seule chose tient le monde en respect :
la mort. Ce n'est pas la vie, c'est la mort. La
mort est une chose naturelle. La circoncision
n'est pas une chose naturelle.



1^{ère} édition – Dépôt Légal : Décembre 2000

Jsbn : 2-9515739-3-6

Editions de l'Eau Régale © 2000